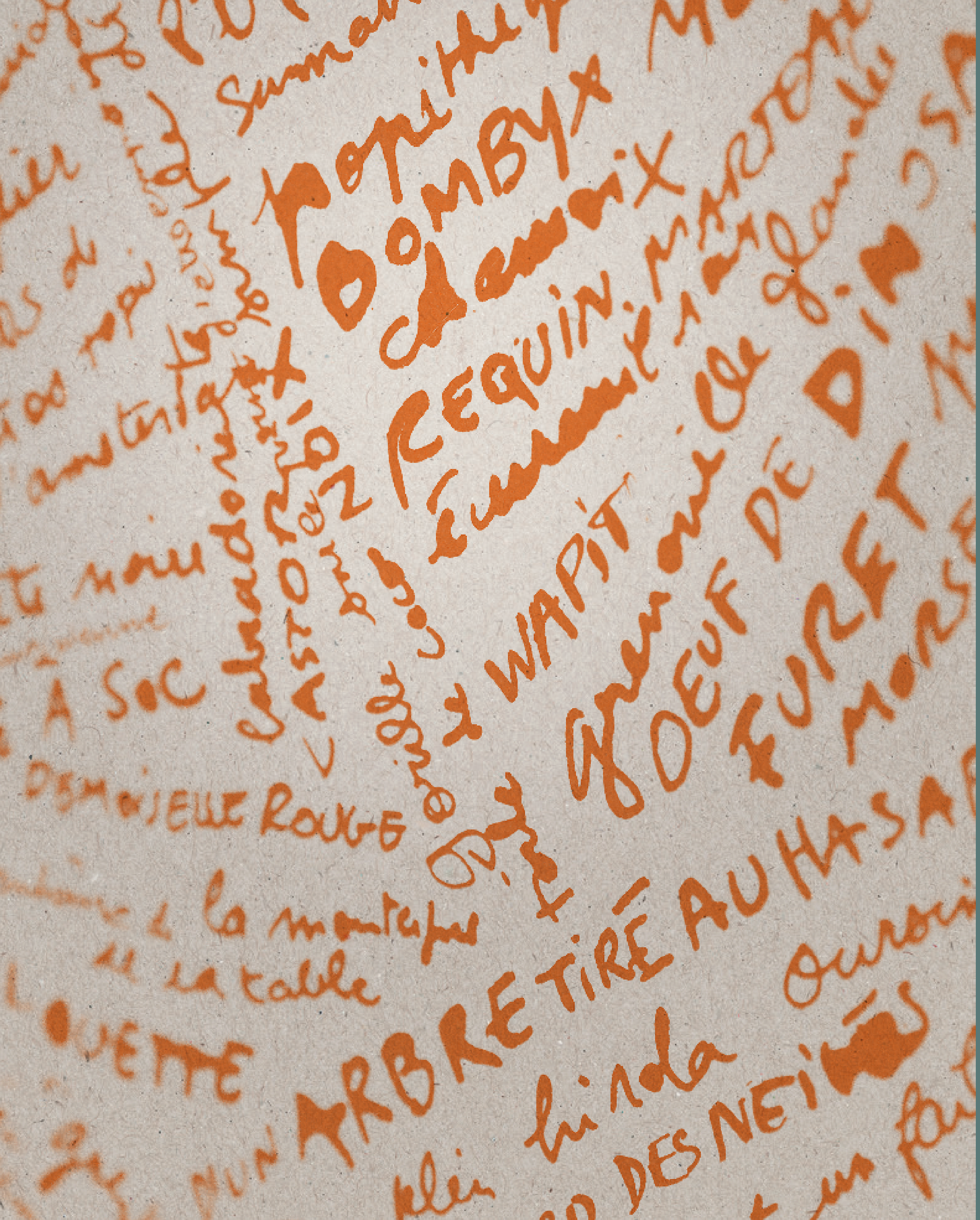
LES CAHIERS DE L'ATELIER 13 ARTS SCIENCES

N+1 RÉSIDENCE TERRESTRE

LES ATELIERS DU SPECTACLE

RÉSIDENCE 2020 | 2022

HEXAGONE SCÈNE NATIONALE
ATELIER ARTS SCIENCES
CEA – GRENOBLE
UGA – GRENOBLE
ATHÉNOR – SAINT-NAZAIRE


BOMBYX
REQUIN
WAPITI
OEUF DE
FURET
DEMOISELLE ROUGE
À SOC
ARBRE TIRÉ AU

ÉDITORIAL

Les n+1 sont des compagnons de route de l'Hexagone de longue date. La Scène nationale a été partenaire de plusieurs de leurs projets artistiques tant leur démarche de recherche, dans un croisement permanent entre arts et sciences, résonne avec ses préoccupations, ses questionnements et ses objectifs. Le Vivant qui est une pierre angulaire du projet de l'Hexagone, a été l'objet de la résidence dont nous rendons compte dans ce Cahier. Elle s'est déroulée durant deux ans sur le territoire grenoblois ainsi qu'à Saint-Nazaire (L'Athénor) et à Apt (Vélo Théâtre).

Lorsque les n+1 ont débuté cette résidence que nous avons appelée « TERRESTRE », nous ignorions quel serait son aboutissement — et c'est bien l'objet d'une recherche — mais son processus devait être collectif et interroger notre rapport au Vivant.

Aussi, les artistes ont entraîné dans cette aventure un groupe de citoyennes et citoyens qui avait, comme eux, le désir d'agir. Ensemble, et au cours d'une première expédition conduite par l'auteur Camille de Toledo, ils ont entrepris de préciser et de définir le Vivant. Comment passer à l'action ? Comment faire bouger les lignes ? Comment inventer à partir de l'incertitude ? Autant de questions qu'ils ont mises en partage.

Cette ressource a été éditorialisée par Catherine Mary, journaliste, présente sur les résidences à Meylan. Elle a écrit sur ce projet, et a apporté également son soutien à l'écriture pour des textes que vous retrouverez dans ces pages (exceptés p. 4, 8, 46 et 63).

Enfin, de ces rencontres, de ces expéditions, de ces temps de travail sont nés trois objets artistiques présentés lors d'EXPERIMENTA, la Biennale 2022 (voir p. 8).

L'édition de ces Cahiers a été possible grâce à l'engagement à nos côtés de la Fondation Carasso.

Bonne lecture à vous.

JÉRÔME VILLENEUVE
DIRECTEUR DE L'HEXAGONE SCÈNE NATIONALE

ÉDITORIAL
2

LES RENDEZ-VOUS QUI ONT PERMIS DE CONSTRUIRE LA RÉSIDENCE TERRESTRE
4

LES TROIS FORMES ARTISTIQUES
8

NOTRE REGARD SUR L'ISÈRE. L'EXPÉDITION DANS LA BOUCLE DE LA TAILLAT
CATHERINE MARY
10

DIALOGUE ENTRE B. DANINOS ET M. CHOUQUET AUTOUR DE LA MÉDOTE
PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE MARY
16

UNE ÉCHAPPÉE AU CŒUR DU SONORE
CHRISTOPHE HAVARD
26

LA LAINE, UNE MATIÈRE POUR RESSENTIR LE MONDE
CÉLINE DIEZ
34

RÉINVENTER DEMAIN ! LA PLUS VALUE ARTISTIQUE ET CULTURELLE…
SERGE GROS
46

LA VERTICALE DU REFUGE
FRÉDI MEIGNAN
50

FAIRE L'EXPÉRIENCE DU MONDE
ANTOINE MAILLARD
54

UNE POSTURE POUR CONSTRUIRE UN REGARD
CATHERINE MARY
58

PRÉSENTATION DES STRUCTURES
63

LES RENDEZ-VOUS QUI ONT PERMIS DE CONSTRUIRE LA RÉSIDENCE TERRESTRE

CETTE RÉSIDENCE DE TRAVAIL CROISÉ ENTRE ARTISTES ET SCIENTIFIQUES EST LANCÉE PAR L'ATELIER ARTS SCIENCES, PLATEFORME DE RECHERCHE COMMUNE À L'HEXAGONE SCÈNE NATIONALE ARTS SCIENCES ET AU CEA GRENOBLE, FINANCÉE PAR LA FONDATION CARRASSO ET COORDONNÉE PAR L'ÉQUIPE DES RELATIONS AVEC LE PUBLIC DE L'HEXAGONE. CATHERINE MARY, ÉDITORIALISTE ET RÉDACTRICE DE CES CAHIERS A SUIVI LA RÉSIDENCE, À MEYLAN.

TEMPS DE RENCONTRES

LES ÉCOLES DU RISQUE

SPECTACLE PARTICIPATIF POUR APPRENDRE À PRENDRE DES RISQUES

PROPOSITION À UNE DIZAINE D'AMATRICES ET AMATEURS DE THÉÂTRE D'EXPLORER LEUR RAPPORT AU RISQUE, À LE METTRE EN PRATIQUE PAR LE JEU ET L'INVENTION

CONSTITUTION DE DEUX GROUPES COMPLICES QUI SUIVRONT L'ENSEMBLE DE LA RÉSIDENCE

3 >>>> 10 OCTOBRE 2020

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet
PUBLIC : 24 participants

TEMPS DE RECHERCHE 1

EXPÉDITION SONORE

RENCONTRE AVEC CHRISTOPHE HAVARD À SAINT-NAZAIRE AVEC ATHÉNOR CNCM SAINT-NAZAIRE

4 >>>> 5 FÉVRIER 2021

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet et Christophe Havard

TEMPS DE RECHERCHE 2

À MEYLAN

TRAVAIL AVEC LES DEUX GROUPES DE COMPLICES SUR UN DISPOSITIF D'IMPROVISATION SONORE

8 >>>> 11 FÉVRIER 2021

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet, Benoît Fincker, Céline Diez
PUBLIC : 24 participants

TEMPS DE RECHERCHE 3

CRÉATION D'UNE PREMIÈRE EXPÉDITION SONORE AVEC ATHÉNOR À SAINT-NAZAIRE

23 >>>> 26 JUIN 2021

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet et Christophe Havard

TEMPS DE RECHERCHE 4

EXPÉDITION TERRESTRE

UNE BALADE COLLECTIVE À VÉLO LE LONG DES BERGES DE L'ISÈRE ENTRE MEYLAN ET LE LAC DE LA TAILLAT

RESTITUTION ET PARTAGE DES RÉSULTATS DE L'EXPÉDITION AVEC L'ENSEMBLE DU GROUPE À L'HEXAGONE DE MEYLAN

25 >>>> 28 AOÛT 2021

TEMPS DE RECHERCHE 5

ATELIER D'ÉCRITURE AVEC CAMILLE DE TOLEDO

26 AOÛT 2021

RESTITUTION À LA REINE BLANCHE, SCÈNE DES ARTS ET DES SCIENCES À PARIS LE 3 OCTOBRE

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet et Christophe Havard
ARTISTES INVITÉS : Camille de Toledo, Anissa Zerrouki, Léa Dessenne, Ingrid Saumur
PUBLIC : 12 participants scientifiques, 15 invités à la restitution

TEMPS DE RECHERCHE 6

UNE CHORALE SE MET EN PLACE

EXPÉDITION EN MONTAGNE ET DANS LES LABORATOIRES

13 >>>> 18 DÉCEMBRE 2021

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet
ARTISTES INVITÉS : Christophe Havard (créateur son), Marc Sollogoub (musicien et chef de chœur)
PUBLIC : 15 adultes déjà rencontrés par le groupe n+1

TEMPS DE RECHERCHE 7

PRENEURS DE SONS DE LA VIVANTE EXPÉDITION EN MONTAGNE

08 >>>> 13 AVRIL 2022

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet
ARTISTE INVITÉ : Christophe Havard (créateur son)
PUBLIC : le groupe d'habitants (20 personnes)

TEMPS DE RECHERCHE 8

AU VÉLO THÉÂTRE À APT

TRAVAIL DE CONCEPTION DU JARDIN D'ÉCOUTE ET D'ÉCRITURE SUR LE BANQUET

16 >>>> 27 MAI 2022

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet
ARTISTES INVITÉS : Céline Diez (scénographe), Marc Sollogoub (musicien et chef de chœur)

TEMPS DE RECHERCHE 9

CONSTITUTION D'UNE CHORALE

27 >>>> 28 JUIN 2022

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet
ARTISTES INVITÉS : Marc Sollogoub (musicien et chef de chœur)
PUBLIC : 10 complices décidés à faire partie du projet programmé en octobre 2022 dans le cadre d'EXPERIMENTA La Biennale

TEMPS DE RECHERCHE 10

À L'ATHÉNOR À SAINT-NAZAIRE

COMPOSITION
ÉCRITURE DU JOURNAL
D'UNE EXPÉDITION SONORE

25 >>>> 30 JUILLET 2022

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet et Christophe Havard

TEMPS DE RECHERCHE 11

À L'ATHÉNOR À SAINT-NAZAIRE

CRÉATION DU JOURNAL
D'UNE EXPLORATION SONORE

19 >>>> 25 SEPTEMBRE 2022

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet et Céline Diez, Christophe Havard, Jean-Yves Courcoux

TEMPS DE RECHERCHE 12

MISE EN PLACE DE L'INSTALLATION LE JARDIN D'ÉCOUTE

RÉPÉTITIONS DU JOURNAL

RÉPÉTITIONS DU BANQUET

2 >>>> 16 OCTOBRE 2022

CRÉATION DES TROIS FORMES POUR EXPERIMENTA, LA BIENNALE, LE SALON

12 >>>> 22 OCTOBRE 2022

ARTISTES : Groupe n+1 : Balthazar Daninos, Mickaël Chouquet et Céline Diez, Christophe Havard, Jean-Yves Courcoux

LA RÉSIDENCE A DONNÉ LIEU À TROIS FORMES ARTISTIQUES PRÉSENTÉES LORS D'EXPERIMENTA, LA BIENNALE 2022

1

Le Journal d'une exploration sonore

Partir à l'aventure, jouer à être des chercheurs. Comprendre, saisir, capter ce qu'est le vivant. Jouer l'équilibriste au-dessus d'une rivière, s'inquiéter d'un son singulier au milieu d'une nuit calme au cœur de la forêt, retrouver l'émotion de l'enfant qui fouette l'air avec une branche.
La sensation de perdre pied dans une nature qui nous dépasse.
En chemin, se poser des questions. Rencontrer un alpiniste gardien de refuge, une biologiste dans un laboratoire, un pêcheur au bord de l'Isère, un anthropologue dans un café, et aussi, percevoir la neige, la brume, le froid, le silence d'une vieille maison en bois.
Aborder la rencontre d'un territoire à travers l'écoute, c'est nous laisser happer par le mouvement de l'air qui nous entoure, et nous laisser toucher par le son, caressant ou violent, qui surgit de toute part.
Et finalement partager avec vous ce vivant-là.

Une lutherie sommaire constituée au cours du voyage propose des situations scéniques ; l'enregistrement poignant d'un habitant impulse une dramaturgie ;
une atmosphère rencontrée guide le choix d'une matière pour la scénographie…
Pour vous spectatrices et spectateurs, il y reste ce qui s'écoute, ce qui vous fait tendre l'oreille, ce qui se regarde, ce qui stimule votre imaginaire pour mieux vous plonger dans l'écoute. Vous voilà devenus récepteurs vivants.

2

Le Banquet du vivant

Cent convives, chercheur·se·s de tout poil, deviennent, le temps du banquet, spécimens et spécialistes du vivant. Ensemble ils, elles mangent et philosophent dans la tradition grecque des symposiums. Le temps d'une soirée, ils, elles sont accompagnés par :
★ un chef de chœur d'origine russe qui tente d'écrire la chanson de nos médotes ;
★ un philosophe cartographe qui nous écrit de l'autre côté de la mappemonde ou d'un lointain atlas ;
★ deux cheffes cuisinières issues d'un collectif d'agricultrices et agriculteurs, La Rose des sables qui ont fait pousser, cueilli et cuisiné ce que nous mangerons ;
★ un passeur de plats qui tente à sa manière de saisir le vivant dans le concret de nos assiettes ;
★ dix serveur·se·s qui accompagnent la valse des tables et des plats ;
★ et d'un grand Tamada, comme dans la tradition géorgienne, maître de cérémonie, qui rythme et orchestre les temps du banquet.

3

Le Jardin d'écoute

Mille spécimens terrestres que nous avons choisi de répertorier.
Une jungle avec laquelle nous nous sommes sentis, ne serait-ce qu'un bref instant, en lien.
Une sélection subjective, sans hiérarchie, sans image, qui se compose de minéraux, d'animaux, de champignons, de végétaux, de bactéries.
Dans l'espace, dont le sol est recouvert d'un manteau de laine, on peut se reposer, flâner et prêter l'oreille à onze « portraits sonores » de spécimens cachés dans le bois, les pierres ou le pelage. Ces brefs récits autobiographiques, ont été écrits et interprétés par des habitants de la région grenobloise lors d'un atelier de « création sonore » réalisé en partenariat avec la Maison de la Nature et de L'Environnement de l'Isère (MNEI).

Imaginez nos « tournés-montés » comme des créations radiophoniques réalisées dans les conditions du direct : d'un côté, le narrateur lit son texte, simultanément, à un autre endroit, un groupe manipule des objets glanés ici et là, et à l'extérieur, deux ou trois personnes font « sonner » des éléments naturels.
L'écriture, la recherche sonore et la répétition doivent être rapides car nos actrices et acteurs/bruiteurs amatrices et amateurs sont avec nous seulement pour une heure ou deux. Entre les étalages d'une médiathèque, au bord d'une route et parfois dans l'urgence quand nous sentons l'arrivée de la pluie, nous apprenons à nous adapter aux conditions d'enregistrement.
« 3, 4 » c'est parti, nous enregistrons tout cela en simultané et voilà, c'est tourné et monté !

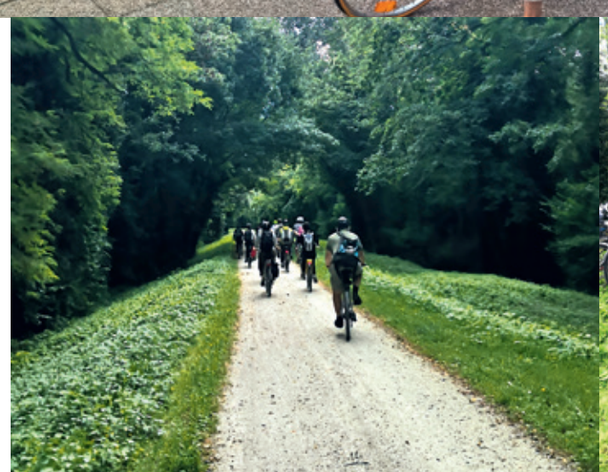
NOTRE REGARD SUR L'ISÈRE

L'EXPÉDITION DANS LA BOUCLE DE LA TAILLAT

CATHERINE MARY
JOURNALISTE ET AUTRICE

L'expédition au bord du lac de la Taillat avait d'abord été programmée durant la première semaine du mois de novembre 2020. Une semaine avant, elle avait dû être annulée. Une nouvelle vague épidémique du virus Sars-Cov-2 déferlait sur le pays et pris au dépourvu, le gouvernement venait d'instaurer un deuxième confinement. Peu nombreux étaient ceux à réaliser que d'autres vagues suivraient et beaucoup croyaient que ces temps difficiles ne dureraient pas. En tant que modernes, nous nous croyions encore « maîtres et possesseurs de la nature », et bien que le concept de maladie émergente se soit répandu dans le monde clos de la santé publique depuis les années 1990, nos sociétés demeuraient bercées par l'illusion de leur toute-puissance vis-à-vis des microbes que l'avènement des vaccins et des antibiotiques au début du XXe siècle avait ancré dans les imaginaires. Pourtant déjà, le virus dictait nos agendas. Il nous interpellait à l'endroit de cette révolution de notre rapport aux autres vivants que nous, les humains, au fondement de la résidence « Terrestre ». Il allait falloir nous soumettre aux lois de sa propagation avant de croire que les vaccins nous permettraient de le contrôler puis de nous résoudre à l'évidence. Ce virus tout neuf dans la population humaine allait nous surprendre et il faudrait du temps avant de comprendre les voies qu'il empruntait dans les corps humains et animaux, pour évoluer. Les variants préoccupants déjoueraient nos croyances mais nous ne le savions pas encore, quand débuta la résidence Terrestre. En février 2021, alors que la circulation du virus se maintenait à un niveau élevé et que la date de l'expédition demeurait incertaine, les n+1 cherchèrent le moyen d'explorer autrement la thématique. Ils proposèrent aux participants de la résidence issus des mondes de l'art, des associations écologistes, de la recherche et de celui des communautés territoriales de Grenoble de répondre face à une caméra, à une question simple « *Qu'est-ce que pour vous le vivant ?* ».
Pour Serge Gros, ancien directeur du CAUE, le virus révélait qu'un autre monde était possible. « *Ce que je trouve intéressant, c'est que depuis quelques mois, on est moins jugé dans les actions. La période est très favorable à une ouverture d'esprit, portée par la nécessité de rebondir, de redonner du sens à nos vies en revenant à des fondamentaux* », constatait-il. « *C'est étonnant d'observer ce qui se passe quand on coupe les remontées mécaniques. Ça change l'image d'un lieu. Les gens se saluent et des formes de rencontres émergent qu'on n'a pas sur un télésiège. On revient à un émerveillement du local et à des choses simples* », illustrait-il. Le juriste Serge Slama, de l'Université Grenoble-Alpes et membre du Gisti (Groupe d'information et de soutien des immigrés) dénonçait notre croyance dans la supériorité de l'être humain « *On a défini les droits de l'Homme en pensant que l'être humain était supérieur. On pourra sortir de ces ruines à partir du moment où on pourra respecter ?* », analysait-il. Anne-Lise Naizot, directrice de la Maison de la Nature et de l'Environnement de l'Isère, invoquait la nécessité de nous déconstruire pour réinventer nos rapports au monde. « *Nous avons besoin de partir de l'expérience sensible et de vivre en lien avec le vivant. Cela passe par une déconstruction et l'envie d'aller vers le sauvage* », confiait-elle. « *Cela implique quelque chose du regard, de la contemplation, d'un changement de la relation au temps et à l'espace* », précisait-elle. Comment retisser des liens avec le Terrestre, réinventer un monde qui ne soit plus celui de l'abstraction et des idées que dénonçait Albert Camus ? Un monde où « le grand dialogue des hommes » pour reprendre son expression, devienne enfin possible, entres humains mais aussi entre humains, animaux, végétaux et minéraux ?

L'expédition « Terrestre » s'est finalement déroulée le 26 août 2021 et sans ces questionnements travaillant nos consciences, elle aurait pu s'apparenter à une Ballade bucolique sur les bords de l'Isère. Le groupe comprenait vingt-deux participants. Il s'agissait de rejoindre à vélo par les pistes cyclables qui menaient depuis l'Hexagone au lac de la Taillat, un lac artificiel de 17 hectares logé dans une boucle de l'Isère, la boucle de la Taillat. Depuis le 9 août, l'accès à de nombreux lieux publics dont les théâtres était conditionné par la présentation d'un pass sanitaire valide reposant soit sur un certificat de vaccination complet, soit sur un test de dépistage négatif.
Le ciel est ensoleillé et les participants, rassemblés



en groupes dispersés devant le théâtre sont invités à se présenter pour effectuer cette vérification. L'expédition peut alors débuter par une séance de présentations. Des regards attentifs ou curieux, de brefs éclats de rire et l'ambiance se détend. Le groupe entame ensuite le parcours qui emprunte d'abord les pistes cyclables de Meylan dans un décor urbain avant de rejoindre la plaine fertile de l'Isère en longeant des champs de maïs, denses en cette période de l'année pour atteindre la rive verdoyante du fleuve, dissimulée derrière une haie d'arbres. Le trajet est paisible, les participants roulent par petits groupes de deux ou trois personnes. La balade se poursuit sur un chemin ombragé en ligne droite, le chemin de la Digue. Vers 10 heures, nous atteignons l'endroit de notre première halte dans la boucle de la Taillat, où nous attendent la musicienne Léa Dessenne, la comédienne Anissa Zerrouki et l'architecte paysagiste Ingrid Saumur.

La boucle de la Taillat est formée par un méandre de l'Isère classé « Espace naturel sensible ». La rivière naît du glacier des sources de l'Isère à Val-d'Isère et au XIXe siècle, l'ingénieur grenoblois Aristide Bergès popularisa le concept de « houille blanche ». « *Les glaciers des montagnes peuvent, étant exploités en forces motrices, être pour leur région et pour l'État des richesses aussi précieuses que la houille des profondeurs* », annonçait-il lors de l'exposition universelle de Paris en 1889. L'Isère est réputée pour les barrages hydroélectriques construits sur sa rive gauche depuis le milieu du XIXe siècle. Ils fournissent 30 à 40 % de l'hydroélectricité française et le constat de cette exploitation nous conduit au cœur de notre questionnement. Pouvons-nous considérer l'Isère autrement que comme une ressource exploitable ? La paysagiste Ingrid Saumur invite les participants « *à entendre ce que nous souffle la rivière* ». Des carrés de papier blanc, des stylos, des crayons à papier et un sachet en plastique pour chacun. De quoi révéler nos imaginaires. Elle nous propose de dessiner sur les carrés de papier blanc nos représentations de la rivière et de collecter dans les sachets en plastique des indices la racontant qu'il s'agisse de minéraux, de végétaux, de débris. « *C'est une approche sensible et collective, qui contraste avec la méthode scientifique ou avec l'approche des naturalistes qui connaissent bien le territoire. Avec des protocoles d'approche par le sensible, on peut initier un projet visant à élaborer de nouvelles représentations de la rivière* », précise-t-elle. Une fois équipés, les participants du groupe se dispersent aux abords du chemin gravillonné. Un silence recueilli s'installe. Certains demeurent immobiles sur un talus ou déambulent sur la rive contemplant un détail, ou scrutant l'autre rive. Une vingtaine de minutes s'écoulent, puis le groupe se reforme autour d'Ingrid Saumur. La rivière coule à proximité. Certains ont tenté de dessiner l'onde, d'autres de croquer le paysage ou un détail du talus. Des feuilles, des brindilles. Les dessins sont de simples esquisses pouvant s'apparenter à des gribouillis ou au contraire, élaborés. Ils sont réalistes ou stylisés. L'une d'entre nous a tenté de représenter l'onde par un dessin abstrait fait de lignes courbes et de cercles tandis qu'un autre a représenté le paysage, du côté du lac de La Taillat. Ingrid Saumur rassemble les représentations entre lesquelles elle cherchera des correspondances et les assemblera pour la soirée de restitution. Comme si « Le monde d'après » tant invoqué durant la pandémie balbutiait. Non loin de là, la comédienne Anissa Zerrouki propose un travail sur la représentation de la marche. « *Comment porter une attention nouvelle à la rivière en passant par l'expérience physique ? À partir de là, comment bâtir un récit qui poétise notre rapport à la rivière et nous amène à reconsidérer notre rapport à elle ?* », précise-t-elle. Nous formons des duos où l'un joue le rôle de l'aveugle et l'autre, celui du guide avec pour instruction de marcher au ralenti en prêtant attention à nos ressentis et à la mécanique de la marche. Durant plusieurs minutes, l'aveugle marche les yeux fermés aux abords du chemin gravillonné, attentif au crissement des graviers, au frottement de l'herbe ou au ramollissement du sol tandis que l'autre le guide, la main posée sur le bras ou sur l'épaule. Il faut alors pour l'aveugle abandonner son désir de maîtrise pour que l'état méditatif s'installe. Les idées alors s'estompent derrière la conscience du corps, de ses mouvements et de ses états d'équilibre et de déséquilibre.

Les sons, les odeurs venus de la rivière acquièrent une dimension nouvelle.

Aux alentours de midi, le groupe rejoint les bords du lac de la Taillat où attend, installé dans un fauteuil pliant, l'écrivain et juriste Camille de Toledo. Un cercle se forme. Au-delà du lac, les massifs de Belledone et de La Chartreuse dominent le paysage. Camille de Toledo vient d'achever la coordination d'un livre, *Le fleuve qui voulait écrire*, suite aux auditions du parlement de Loire entre l'automne 2019 et le printemps 2020 sous l'égide du POLAU - Pôle arts et urbanisme. Biologistes, philosophes, anthropologues, écologues, juristes ont dialogué avec des usagers de la Loire lors de ces auditions afin de tenter de définir les contours d'un potentiel parlement de Loire qui doterait le fleuve d'une voix légitime. Comment la voix de l'Isère pourrait-elle également se faire entendre ? La discussion débute par une discussion à bâtons rompus visant à esquisser une cartographie du lieu. Qui habite là ? Qui est là ? Quel est ce mal commun qui nous réunit, par analogie à ce qu'on nomme le bien commun ? S'appuyant sur une coupe réalisée durant la discussion, Serge Gros détaille les caractéristiques du bassin versant de l'Isère. La ville de Grenoble est construite sur une ancienne vallée glaciaire dont le sol fertile constitué par les alluvions charriées par les glaciers, a favorisé le développement de terres agricoles. L'endiguement qui a débuté au XVIIe siècle s'est intensifié au cours du XIXe siècle suite à la crue de 1859 qui dévasta la ville de Grenoble, et s'est poursuivi durant le XXe siècle. Le lit de la rivière a ainsi été réduit à une largeur de 100 m alors qu'il s'étalait initialement sur plusieurs centaines de mètres par endroit, en raison de ses nombreux bras. Des terres agricoles et industrielles ont été gagnées par ces aménagements. Une voie ferrée, une route nationale ainsi qu'une autoroute longent l'Isère qui est donc, en tenant compte des barrages située en amont une rivière fortement anthropisée. Il s'agit donc d'une nature que l'on pourrait qualifier de cyborg, dont la dimension sauvage a disparu. Camille de Toledo nomme le bassin versant de l'Isère « *une vaste personnalité* ». « *Il y a un point de vue de l'Isère et on construit une personne qui est l'Isère. Il ne s'agit pas seulement de la rivière en elle-même, mais de l'ensemble du bassin versant. J'appelle cela une vaste personnalité* », explique Camille de Toledo. « *Tous ceux qui vivent le long de l'Isère en sont faits mais ils ne le savent pas et cette vaste personnalité va entrer progressivement dans le système institutionnel pour dire son intérêt propre, ses valeurs. On peut se dire que cette vaste personnalité n'avait notamment pas intérêt à la construction de barrages et désire son démontage* », analyse-t-il.

La discussion se poursuit sur le sens d'un tel parlement. « *À quoi bon donner des droits à l'Isère si ces droits ne sont pas défendables ?* » interroge Serge Slama, s'appuyant sur son expérience de militant pour les droits des étrangers. Camille de Toledo lui répond en assimilant la pensée sur les droits des non-humains à celle des philosophes des Lumières qui ne s'est traduite par la création d'institutions nouvelles qu'un siècle plus tard lors de la Révolution française. En discutant ainsi, nous élaborons des modèles sur lesquelles peut s'appuyer la construction d'un monde à venir, défend-il. Des concepts émergents tels que celui de « zone critique » définissant cette zone comprise entre l'écorce terrestre et l'atmosphère dont la composition est influencée par l'activité humaine, permettent de nouvelles représentations de son impact. « *Cela va créer un conflit et si l'on veut accepter l'animisme qui vient, il faut se dire qu'on a intérêt à créer ce conflit qui porte dans le débat public, la voix de l'Isère. Cela peut conduire à des négociations et à des décisions juridiques menant par exemple à la suppression de certains barrages sur l'Isère tandis que d'autres seront maintenus. Les humains détiennent l'ensemble des pouvoirs économiques et juridiques et cela rendra possible un rééquilibrage* », conclut-il.

DIALOGUE ENTRE B. DANINOS ET M. CHOUQUET AUTOUR DE LA MÉDOTE

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE MARY

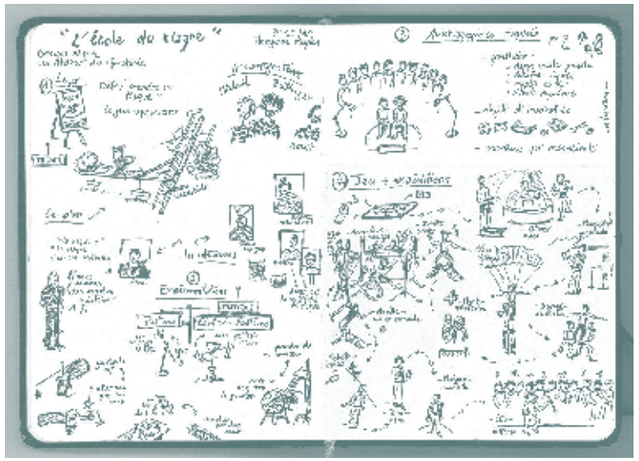
UNE MÉDOTE

Nous les n+1 nous avons une médote.
Notre méthode personnelle, singulière et souvent pas du tout méthodique.
On pourrait dire une méthode vivante ?

Depuis la résidence terrestre, oui, on peut dire que nous avons adopté une médote vivante.
Vivant, vivante, c'est quoi ?
C'est la question que nous nous sommes posée tout au long de cette résidence.
Si c'est vivant c'est que quelque chose nous échappe ? Notre médote nous échapperait-elle à nous-mêmes ?

La médote est avant tout personnelle et non répliquable. Ça n'aurait pas de sens d'ériger la médote en méthode… à coup de grand H.

Ce qui compte c'est suivre sa médote — qui n'est pas celle d'un autre — la suivre aussi *a-méthodique* soit-elle. Et ce n'est pas LA médote mais un ensemble de façons de faire singulières, des bouts de médote qui forment une médote.



LE GROUPE N+1 UN GROUPE DE RECHERCHE — BALTHAZAR DANINOS ET MICKAËL CHOUQUET NOUS PARLENT DE LA MÉDOTE

Depuis longtemps déjà, un élément de notre médote consiste à adopter la posture du chercheur, de la chercheuse, c'est un rôle que nous endossons, et que nous proposons aux autres d'endosser ; aux chercheurs, scientifiques, artistes et chercheurs de tous poils, comme nous les nommons.

BALTHAZAR :
La recherche et le vivant que tout relie.
Le vivant cherche tous azimuts à se développer, il interagit, il s'ancre, il profite de tout, de tout ce qui est, de tout ce qui se produit autour de lui.
Il fait des tentatives, invente des formes.
Et le chercheur aussi.
Un jour un chercheur nous a dit :
« Mes sujets de recherche je les bouture comme des plantes. Ce que je fais dans un domaine, j'essaie de l'appliquer dans un autre. »[1]
On soulève des questions, ces questions se transmettent, se transforment, elles s'hybrident, se combinent avec d'autres.
Et ce mouvement ne peut se faire que librement sinon ça se sclérose, ça tombe de l'arbre.
Le chercheur ouvre des pistes comme une fourmi qui s'égare. Pour peut-être trouver une nouvelle voie.

Depuis longtemps notre médote consiste à essayer de fabriquer des conditions et des dispositifs de recherche qui soient dans la relation la plus étroite avec notre objet d'étude : le vivant.
Ce que nous avons à portée de main, comme vivants, ce sont des gens. Ce sont des gens en relation avec leur milieu et avec d'autres êtres vivants.

1 Frédéric Lançon, chercheur en physique au CEA, a participé à *L'Apéro mathématiques*.

Des vivants qui se posent des questions et qui nous posent question.
Pour mettre en route la résidence terrestre, nous construisons un moment de recherche collective sur le terrain, avec un groupe de chercheuses et chercheurs de tous poils que nous constituons.
Nous l'appelons *L'expédition sur les bords de l'Isère*.
Sont présents : deux biologistes, une militante de la LPO, un juriste spécialiste du droit des migrants, deux membres de l'association France Nature Environnement, une auteure et journaliste, trois artistes complices, l'équipe de l'Hexagone, un compositeur et preneur de son, et deux n+1.
Au programme de la journée, circulation en vélo jusqu'au lac de La Taillat, cartographie, marches lentes en aveugle au bord du lac, enquête et partage de réflexions en échange avec Camille de Toledo, qui travaille sur les droits de la nature.

MICKAËL :
Au début de la résidence, j'ai été frappé par une parole de Camille de Toledo. Camille parle du vertige, comme un état que nous pouvons ressentir, entre deux hauteurs : au sol, le terrestre, le corps des choses, et dans les hauteurs, nos langages, sciences, et symboles ; notre hauteur traductive. « Et parfois nous nous rendons compte que nous sommes montés trop haut dans les langages, et nous tombons. » Et il parle d'un double mouvement nécessaire, d'un côté retrouver le corps des choses, « redevenir des indiens », et de l'autre, faire monter avec nous dans le langage, les vivants dans leur entièreté…

Pendant la résidence terrestre, nous avons naturellement adopté ce double mouvement.
Nous avons interrogé des gens qui depuis leur hauteur traductive nous ont rapproché du vivant et des vivants, par ce qu'ils en connaissent et en comprennent… Et nous avons aussi poursuivi une expérience sensible dans le corps des choses, dans le corps du monde.

MICKAËL :
Lorsque Frédi Meignan nous parle d'expérience de montagne et qu'il nous raconte : « J'ai passé dix ans à 3100 mètres, là-haut on est en permanence branché sur les éléments, on a vraiment le sentiment d'être dans la vie terrestre… Et d'avoir vécu là-haut ça m'a vraiment fait cogiter à qui nous sommes sur terre, et cette sensation elle est d'une force… ». Nous essayons de marcher dans ses traces, et partons faire l'expérience directe de nous aventurer dans la montagne raquettes aux pieds. Et là, que devient notre écoute ? Que reste-t-il de nos réflexions sur notre relation au vivant quand nous sommes les seuls êtres humains à quelques kilomètres à la ronde ?

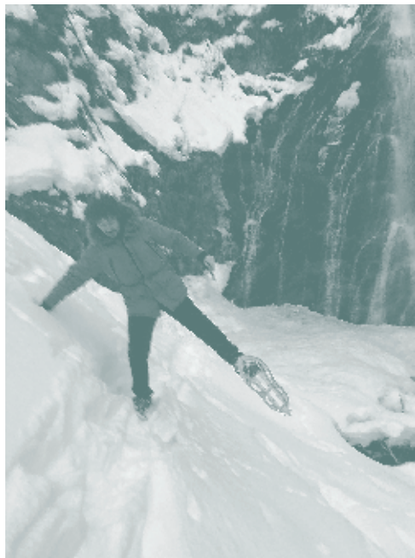
Il y a dans notre médote un certain plaisir à jouer avec les forces contraires, à nous jouer des paradoxes. Comme des forces qui la sous-tendent, les antagonismes sont au cœur du vivant.
Et au cœur de nos médotes.

BALTHAZAR :
*Dans L'*École du risque*, j'ai développé un système de postures et de contre-postures qu'il faut apprendre à manipuler pour apprendre à prendre un risque. Pour que la posture ne se referme pas sur elle-même et ne devienne plus qu'une posture justement.*

« Dans l'aventure, il y a deux paramètres qui sont essentiels, c'est le jeu, l'inconnu, et le sérieux.
Et le sérieux — dit Jankélévitch — c'est la proximité de la mort.
Si vous retirez l'un ou l'autre de ces paramètres, vous n'êtes plus dans l'aventure. »[2]

Notre médote vivante est sur le fil.
Funambule, entre le sérieux et le jeu.

2 Gérard Guerrier, auteur dans *L'École du risque*. *L'École du risque*, que nous avons ouverte à deux promotions ; 24 apprenti.e.s qui sont devenu.e.s nos complices tout au long de la résidence terrestre.



BALTHAZAR :
Les questions immenses auxquelles nous nous attaquons, nous les prenons avec le plus grand sérieux.

MICKAËL :
Le terrestre, le vivant… En ces heures de déroute d'un grand système qui nous aura créé comme civilisation, en ces heures d'accélération de destructions massives et des grands bouleversements qui en découlent ; ces mots sonnent avec gravité.

BALTHAZAR :
Et en même temps nous jouons avec. En appliquant la contre-posture. La gravité, concernés par les désastres et les grandes menaces qui pèsent toujours plus sur le vivant. Et la légèreté, l'humour comme bouée de sauvetage.

MICKAËL :
S'il n'y pas de jeu, ça serre.

Funambules entre le possible et le probable aussi. Est-ce que l'art, la poésie, peuvent changer quelque chose ? Est-ce que c'est possible ? Si c'est improbable, c'est peut-être là que ça devient intéressant !

BALTHAZAR :
Jérémy Damian disait lors d'une de nos rencontres : « Le possible ne doit pas être inféodé au probable. » L'impossible ce serait le costume que revêt l'improbable pour tenter de nous décourager de but en blanc. Bergson parle du fait que la possibilité émerge d'un acte de création et qu'elle n'est par conséquent pas pré-déterminable, prédéterminée. Une façon de voir qui donne de l'espoir… et alimente un optimisme que j'aime bien garder malgré tout.

MICKAËL :
tant mieux !

Funambules entre réel et imaginaire. Inventer à partir d'expériences, d'aventures réelles que nous menons. Jouer à inventer, et croire très fort à ce que nous inventons. Comme des enfants.

BALTHAZAR :
Imaginer le réel pour mieux le révéler… Comment saisir par exemple quelque chose d'insondable qui se joue en nous. Notre relation ancestrale avec le vivant que souvent nous sentons sans vraiment savoir de quoi il s'agit.

Pour le *Jardin d'écoute*, nous avons proposé une règle du jeu : « Pense à un être vivant avec lequel tu as eu un jour une relation particulière ou avec lequel tu imagines ou rêves d'avoir une relation particulière. Parmi les différents êtres vivants qui te sont venus en tête, choisis un spécimen qui pourrait devenir une sorte de double de toi-même. Mets-toi maintenant à sa place et fabrique ton autoportrait, sous la forme d'un récit à la première personne. »

BALTHAZAR :
À l'inverse, être convaincu que le réel va dépasser la fiction. Pour le Banquet du vivant*, nous avons cherché une vodka qui pourrait être produite localement et nous avons trouvé dans le Vercors une distillerie qui s'appelle « Entropie ». J'ai interrogé Léa une des fondatrices de la distillerie*[3] *et je lui ai demandé pourquoi avoir choisi ce nom : « Entropie ». Elle m'a répondu : « Pendant nos études de thermodynamique avec mon futur associé nous avons été fascinés par ce principe qui est au centre de toute transformation. » Transformation qui s'accompagne toujours d'une augmentation du désordre. Et le vivant naît du désordre et en même temps il a la faculté inouïe de pouvoir recréer de l'harmonie.*

3 La distillerie L'Entropie créée par Léa Verrier et David Wehrung qui ont été aussi mécène du *Banquet du vivant* en nous offrant leur vodka aux fleurs.

La définition la plus courte du vivant c'est Schrödinger qui dit : « Le vivant c'est ce qui lutte contre l'entropie. L'entropie c'est la quantité de désordre, qui augmente quoi que nous fassions. Et le vivant, phénomène vibratoire, chaotique, imprévisible, imparfait, à la capacité de lutter contre ce phénomène d'augmentation du désordre… jusqu'à ce qu'il meurt. »

ENTRE ORDRE ET DÉSORDRE : JEUX AVEC LA MATIÈRE

Protocole précis d'un côté, hasard de l'autre, notre médote prend appui sur le paradoxe de l'entropie. Et de son cousin, le paradoxe de l'alambic… vous le connaissez ?[4] L'alambic c'est ce qui permet d'obtenir le spiritueux. Littéralement, l'esprit à partir de la matière.
Alors comment dans notre médote l'alambic fonctionne-t-il ? Comment d'un côté l'abstraction s'incarne dans le très concret… avec esprit ? Et inversement comment pragmatiquement passe-t-on du très matériel à la théorie ?

Installer les oignons en ligne. Nous randonnions — rang d'oignons — avancer en randonnions. L'expression vient du XVIe siècle, quand le baron d'oignon avait la charge d'organiser les protocoles à la cour. Et par ailleurs le mot randon *en vieux français, courir impétueusement aurait muté pour donner en anglais le mot* random *hasard*[5]*. Les mots c'est fou ça s'hybride ça se bouture ça repousse de l'autre côté de l'océan.*

Les mots sont une matière, et ils jouent avec les choses, les corps, les images, les sons, sans hiérarchie, et à égale importance.

4 Le Paradoxe de l'alambic : c'est dans l'alambiqué qu'on trouve l'essentiel.
5 Découverte que l'on doit à Théophile Ohlmann, neuroscientifique et psychologue-cognitien lors d'un laboratoire sur le risque avec la MAIF et l'Atelier Arts Sciences.

Notre médote vivante l'est parce qu'elle est une recherche située. Une recherche située quelque part, avec quelques-uns.
Alors oui, nous pouvons jouer, parce que nous trouvons cela drôle, à essayer de définir ce que c'est que le vivant, à le considérer « en soi » :

MICKAËL :
Léa, le vivant c'est quoi ?

LÉA VERRIER :
Vivant, c'est à la fois un adjectif et un nom… le verbe vivre, une action entre être et faire, et le substantif vie, sorte d'espace-temps où tout est possible… vivant = vibrant !

DARJA DUBRAVCIC :
Vivant c'est pas une chose, c'est un processus. Et comme processus, c'est multifactoriel…

ANNE-LISE NAIZOT :
Être vivant c'est être dans son désir. Aller vers là où ça appelle. Si tu penses à toute la complexité en évolution génétique de la diversité des fleurs. Tu ne peux pas ne pas penser que les abeilles tombent amoureuses de telle ou telle fleur, il y a des préférences à l'infini, et d'ailleurs dès qu'on s'attarde un petit peu on commence à entrevoir les préférences de nos amis et voir combien elles sont diverses.

Alors voilà notre médote vivante : nous nous livrons au chaos, cherchons les bonnes fréquences, et nous tâchons de jouer, au diapason ; nous essayons d'harmoniser nos longueurs d'onde et de vibrer d'un commun accord. Et nous jouons avec tout ce qui nous passe sous la main, et tout ce qui tombe sous le sens. Nous jouons avec les échelles — le vivant dans le vivant, le vivant sous le vivant —, nous jouons avec les disciplines — parlons de cellules, comme de métropoles — Nous jouons avec les mots et les concepts… le plus possible au ras des choses.

SUIS-JE BIEN
VIVANT.E ? MMM...
OUI QUAND JE

AUTO-ORGANISATION
ESPACE TEMPS
OÙ TOUT EST
POSSIBLE
COLLECTIF
IMPREVISIBLE

UNE ÉCHAPPÉE AU CŒUR DU SONORE

CHRISTOPHE HAVARD
COMPOSITEUR

25 août 2021, dans le train entre Saint-Nazaire et Grenoble.
Balthazar et Mickaël du Groupe n+1 me proposent de participer à une expédition au bord d'un lac proche des montagnes, avec un groupe de chercheurs, et il y sera question du son et du vivant. J'embarque !

Ainsi commence l'aventure de notre concert radiophonique « Journal d'une exploration sonore ». Durant un an, nous nous retrouverons quelques jours dans la région de Grenoble pour rencontrer des paysages, des habitants, des chercheurs, des espaces.
Je suis compositeur et j'enregistre des sons qui me servent ensuite à créer ma musique.

Chaque exploration fait l'objet d'une écoute attentive et d'un collectage sonore qui vient compléter mon herbier à sons : végétaux, animaux, usines, humains, mouvements d'eau de vent et de neige. J'aime aussi les trains, surtout ceux d'Amérique !
Un son enregistré peut m'inspirer une harmonie ou une ligne mélodique. Il prend place dans la composition au même titre que les instruments et la voix. Le tout s'imbrique, s'oppose et s'écoute mutuellement.

Mon parcours musical commence avec le saxophone à l'âge de 16 ans. Mon goût pour le free jazz m'oriente rapidement vers les musiques improvisées. Un jour, lors d'un concert avec le « Jazzophone quartet », j'apporte une tôle, des cloches et d'autres matériaux. J'avais senti le besoin d'étendre et d'entendre d'autres sons que ceux de mon instrument, ce que je n'ai cessé de faire par la suite. Cela fait désormais plus de vingt ans que je joue de la musique expérimentale et que mes instruments sont les microphones, l'enregistreur, la table de mixage, les haut-parleurs, les contrôleurs en tout genre, les synthétiseurs, les instruments et appareils détournés. Il n'y a pas de limite, il faut que ça sonne !

Je me demande si mon goût pour la musique free, bruitiste, expérimentale, ne viendrait pas de mes souvenirs sonores les plus anciens. Je pense en particulier au réveil de la ferme de mes parents quand se mélangeaient le son des tracteurs, le moteur de la machine à traire, les moulins à grains et les cris du bétail qui s'exprimait en chœur. Tous les jours revenait ce « concert » de bruits dont je reconnaissais l'origine et la distance des sources. Quant à la musique dronique, elle me rappelle les jours d'été, quand je rêvassais au milieu des prés. J'avais alors la sensation d'être sous une immense voûte en présence d'un aum aigu et rassurant constitué de chants d'insectes.

Ma première collaboration avec le Groupe n+1 date de 2019. C'est la directrice du Centre national de création musical Athénor, Brigitte Lallier-Maisonneuve, qui a senti qu'une histoire artistique commune était possible. C'était entendu, j'accompagnerai les deux garçons dans une aventure entre les chantiers navals de Saint-Nazaire et le parc régional de la Brière, à observer et à collecter le vivant industriel et naturel autour de la thématique de « l'action ». Nous avons inventé des méthodologies de création pour que jaillisse de notre rencontre une œuvre singulière constituée de musiques, de mots et d'actions théâtrales.

21 septembre 2020, première sortie : de nuit, sous le pont de Saint-Nazaire, dans un endroit hasardeux entre béton armé, rochers, fleuve, vase et route. Heureusement la zone est légèrement éclairée par les lumières lointaines des industries agroalimentaires, gazières et pétrolières situées de l'autre côté du fleuve. J'ai apporté des tuyaux et des becs de saxophones. J'ai comme l'intuition que pour notre première rencontre, inventer des jeux sonores dans cette atmosphère dramatique est une façon intéressante de faire rentrer ces deux comédiens dans mon univers. Jouer, mais pas trop. Interagir avec l'acoustique et avec les sons proches et lointains du paysage. J'expose ma posture d'écoute et ma position de preneur de son.

Arrive 2021. Le Groupe n+1 est invité par l'Hexagone Scène Nationale pour une année de résidence arts sciences sur le thème « le vivant… c'est quoi ? ». Balthazar et Mickaël me proposent de les accompagner dans cette nouvelle aventure.

M'engager dans un projet artistique signifie des moments d'écoute, des rencontres, de l'écriture, du travail sur le plateau, sans oublier l'aventure. Et très souvent ça commence par la rêverie.

Les enfants occidentaux d'aujourd'hui ont-ils encore le temps de s'ennuyer ? Je les vois courir entre l'école, le conservatoire et les entraînements sportifs. Quand rêvent-ils ?

La rêverie est un état qui m'habite depuis mon enfance et j'y tiens, car il joue un rôle important dans ma création et mon équilibre émotionnel. Mes idées et mes désirs surgissent parfois le long d'une marche sur la plage. Le corps et l'esprit sont alors comme des éponges qui captent les composantes d'un paysage. Poreux, je me laisse traverser par des images, des voix, des pensées et bien sûr des sons. Des liens se tissent et parfois j'imagine une forme à créer.
Chez moi, la rêverie et l'écoute sont comme imbriquées. Apprécier le paysage sonore sur 360° peut me procurer une sensation de bien-être qui me fera partir dans la rêverie, qui, à son tour, créera les conditions de calme et d'inspiration pour que je redevienne actif dans l'écoute.

Une discussion. Soudain, le chuintement probable d'un courant d'air m'appelle, à quelques mètres derrière moi, je ferme les yeux et j'écoute. L'autre n'existe presque plus.

Mon ouïe s'est placée au premier plan de mes sens. C'est envahissant, mais néanmoins jouissif. Le son, cette énergie qui se déplace avec l'air, vient me percuter avec douceur ou brutalité. Je le sens parfois dans la porosité et l'épaisseur de mon enveloppe corporelle, comme lorsque je nage en mer. Je me sens alors vivant dans le vivant, faisant partie d'un ensemble. Mon écoute peut aussi être électroacoustique lorsque j'utilise les outils d'enregistrement. Ceux-là sont à quelque chose près identique à ceux de l'audionaturaliste, du linguiste, de l'acousticien ou de l'ingénieur du son. Mais nos manières de faire sont propres à chaque discipline, voire à chaque individu puisque nous n'avons pas le même désir et la même compréhension de l'objet sonore observé. Mon approche est expérimentale, fantaisiste, émotionnelle, je suis attentif à la qualité des timbres (équilibre des fréquences sonores) et aux jeux d'espace.

Extrait d'un courriel adressé à Jérémy Damian, anthropologue et danseur, rencontré durant notre résidence à Grenoble. « … la danse fait partie de ma pratique de prise de son, je n'hésite pas à parler de mouvements chorégraphiques quand j'enregistre. Mes gestes sont parfois dynamiques, je tourne, m'éloigne, désoriente. Cela vient aussi du fait que j'ai à la fois des micros volontairement dirigés, au bout de ma perche, et d'autres plus statiques car posés sur ma tête. Je considère que la composition et le mixage du son commencent dès cette étape de la prise de son. Bref, j'aimerais t'enregistrer dans ton action de danser. Tes mouvements chorégraphiques seraient inspirés par des idées, des concepts, des théories, des phénomènes, des êtres… liés au "vivant". Danser une cellule, le déplacement d'une énergie dont tu détermines ses chemins dans l'espace, la pression exercée sur une masse d'air, l'écoulement d'un liquide ou la transformation d'un solide en liquide, imaginer une danse du dedans, de l'intérieur du corps (remplir et vider les poumons, faire bouger les muscles abdominaux pour faire valser tes compagnons macrobiotiques !), reproduire le geste qui t'a marqué chez un animal, jouer les forces magnétiques… »

Des expériences et des rencontres, comme celle avec Jérémy Damian, nous en avons eues beaucoup avec le Groupe n+1. Je les appelle « mes aventures », ce sont ces moments de rencontre avec des voix, avec des paysages et des espaces. Il faut parfois faire des détours plus ou moins périlleux pour que l'inattendu survienne et qu'un son enregistré devienne, à lui seul, le condensé d'une expérience vécue avec tous les éclats de mémoire qui ressurgissent.

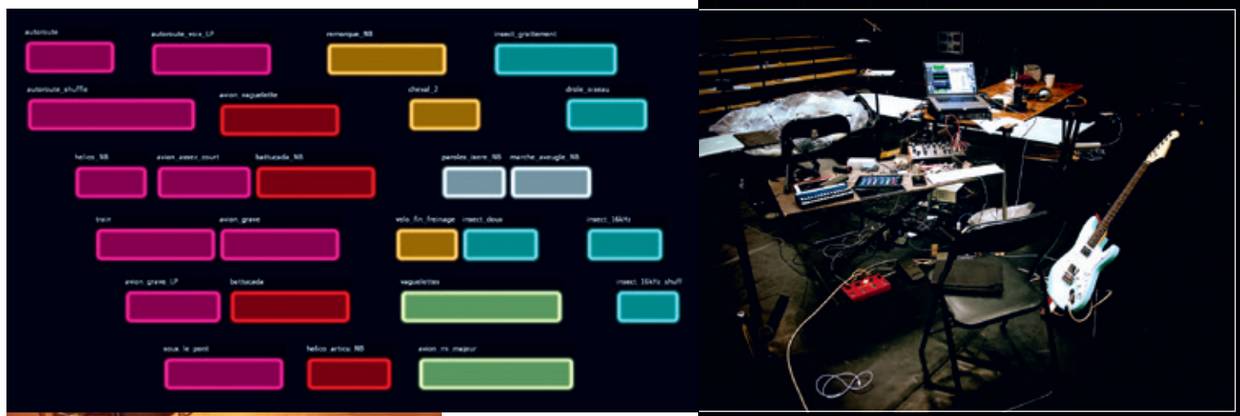
J'aime enregistrer la nuit, durant le repos des hommes, quand les villages dorment. J'aime me faire peur, aller dans des endroits peu rassurants, me laisser désorienter par des sons dont je ne

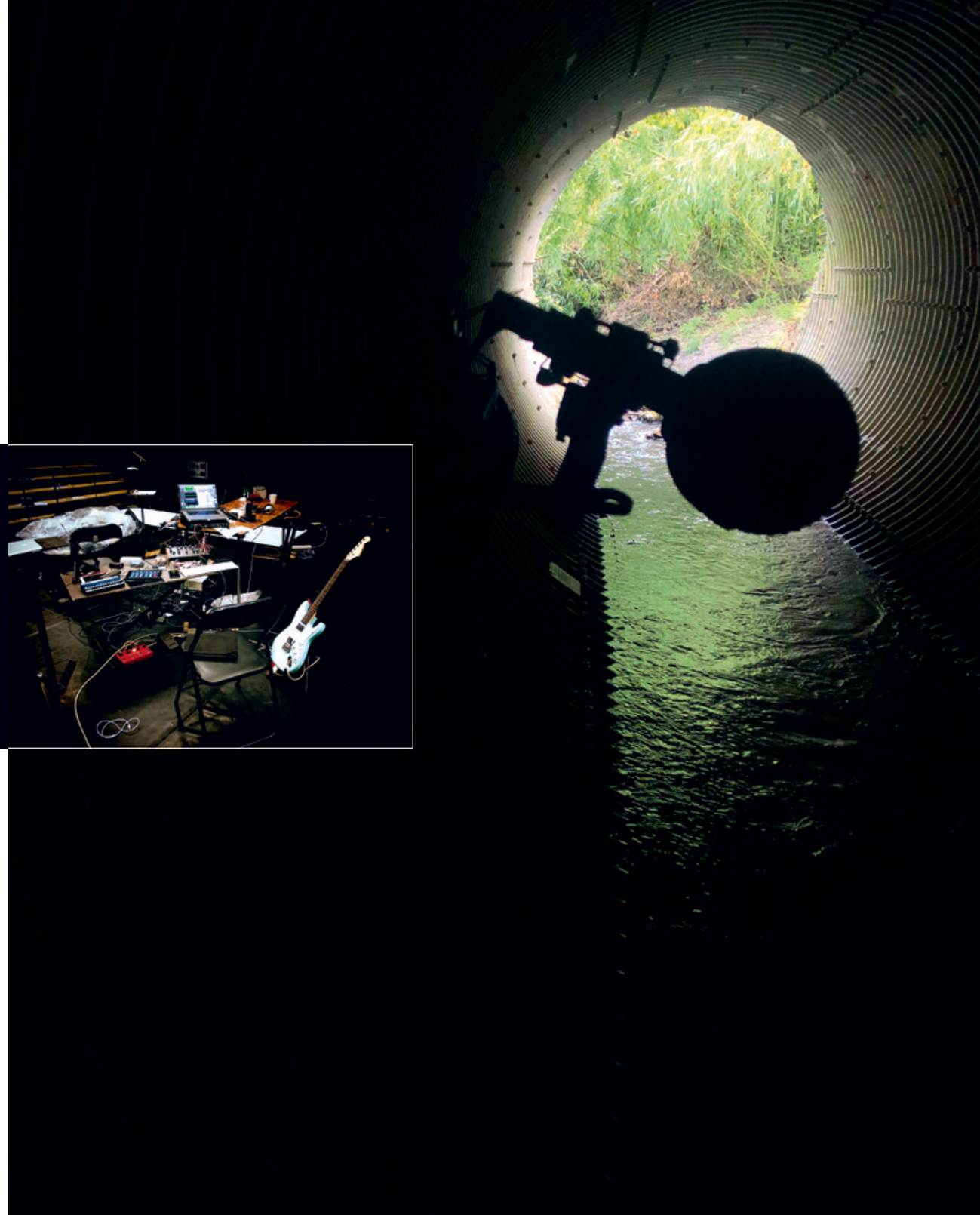
reconnais pas la source et la distance. Les yeux fermés, les évènements prennent une autre forme de réalité, des détails comme le piétinement d'un petit animal peuvent m'évoquer la présence d'une personne cachée, l'acoustique d'une clairière me donne l'impression d'un espace infini.

Une fois de retour dans le studio, j'écoute et réécoute beaucoup. Parfois je sens réapparaître les odeurs, la température et la tension d'un moment, le poids du corps, la chaleur d'une respiration, l'expression d'un visage, la lumière, la fatigue… Je trie les sons, leur donne des noms souvent étranges et les range. À chaque fois je renonce à des trésors, car il n'est pas possible de tout garder. Et puis j'améliore le timbre et la sensation d'espace, je déplace quelques mots ou quelques caractères sonores pour redonner du rythme, du sens et de l'à propos. Parfois la hauteur (la « note ») ou des éléments rythmiques d'un son vont m'inspirer pour associer une écriture instrumentale ou électronique. Progressivement je fabrique mon monde, je cherche l'ivresse, l'envoûtement à la limite de la fatigue auditive. Je suis un laborieux.

25 septembre 2022, sortie de résidence de notre « Journal d'une expédition sonore » à Athénor - scène nomade CNCM à Saint-Nazaire. Enfin ! nous avons pu donner à voir et à entendre une première version de notre spectacle. Tout est là, mais il faut encore améliorer, éclaircir, jouer mieux et surtout réduire d'une quarantaine de minutes pour rentrer dans le format d'EXPERIMENTA, La Biennale. Couper des textes, des phonographies et des musiques que nous aimons. Brigitte Lallier-Maisonneuve, la directrice du centre, me fait des retours sans concession. Balthazar et Mickaël sont surpris, voire gênés. Je m'en amuse presque, car je connais cette étape qui sur l'instant m'assomme un peu, mais me permet aussi, si je joue le jeu de redistribuer les cartes et de me remettre au travail, de donner un nouveau souffle, plus resserré, plus cohérent.

LE CNCM Athénor est devenu ma seconde maison, un refuge, un laboratoire. J'y apprends notamment à porter attention aux conditions de la rencontre entre l'œuvre et le public. La lumière, la présence des artistes sur le plateau, le niveau du volume sonore, la position des enceintes, le choix de matériaux scénographiques, la manière d'accueillir le public et de le placer dans l'espace… Car au-delà du plaisir à créer, il y a aussi le plaisir à transmettre l'œuvre. J'aime sentir quand la personne en face se laisse elle aussi caresser par les sons, qu'elle défaille, un peu, qu'elle découvre des sensations qui touchent le corps et le cœur.
J'ose croire que la construction d'une musique peut amener cette personne à réenvisager notre monde et à lui donner l'impression qu'elle pourra continuer seule cette aventure de la puissance de l'ouïe.





LA LAINE, UNE MATIÈRE POUR RESSENTIR LE MONDE

CÉLINE DIEZ
ARTISTE PLASTICIENNE ET SCÉNOGRAPHE

La laine de mouton. Des poils d'animaux, c'est tout. Cette pensée me rend euphorique. La laine est un trésor que j'ai découvert un jour de 2020, au détour d'un chemin de Corrèze lors de ma rencontre avec Raphaëlle qui élève des brebis. Elle m'a mis dans les bras deux toisons fraîchement tondues. Ça sentait bon, c'était chaud, comme si l'animal était là.
Je me suis mise alors à travailler le feutre.
J'ai appris plusieurs techniques. Les mains sont en action. Avec de l'eau et du savon, on malaxe, on caresse, on roule, on essore et on recommence. Avec les aiguilles, on pique, des milliards de fois. La laine, très progressivement, se laisse sculpter, enregistre les couleurs, devient du feutre.

Un peu plus tard, je suis invitée par le Studio-Théâtre de Vitry, à participer à un atelier d'expérimentation de quelques jours à l'occasion du festival Marto. Avec des professionnels de la marionnette et du théâtre d'objets, nous improvisons autour du sujet « matière animée, matière vivante ». On m'initie à la pensée des nouveaux matérialismes, qui considèrent la matière non pas comme une forme passive, qui attend qu'on la modifie, mais « agissante », dans le sens où elle génère, par des biais qui lui sont propres, des bouleversements. Il s'agit donc de se « mettre en relation » avec la matière, déployer des gestes en fonction de ce qu'on perçoit comme une invitation. Plutôt que de la dompter, préférer négocier, collaborer avec elle.

Je remarque que la laine brute a un pouvoir irrésistible et immédiat sur la plupart des gens : impossible de résister à l'envie de la toucher, voire de s'y enfouir.

Parallèlement, avec les n+1, nous élaborons les premières idées pour le *Jardin d'écoute*. Nous travaillons dehors, allongés par terre, sous le soleil brûlant ou dans l'eau rafraîchissante. Ça sent l'herbe verte, la pierre humide, nous avons le temps de regarder les lézards apparaître et disparaître.

Et si justement on s'allongeait, pour détendre nos muscles et libérer nos rêveries ? Et si on fermait les yeux, pour mieux être à l'écoute, des sons, des parfums, des brumes d'images qui nous traversent ? Et si on tapissait le sol de laine de paillage, ça serait confortable, apaisant. L'ambiance serait feutrée, ça serait idéal pour aller écouter les portraits sonores des spécimens terrestres. Toutes les idées sont simples et d'une évidence presque déconcertante. Nous pourrions écouter le taureau à travers les cornes, le tremble à travers le tronc, l'araignée, étendue.s sur un hamac de fils tressés, le loup dans un jacuzzi de laine de mouton brute, le pois de cœur depuis l'awalé, la baleine depuis les profondeurs obscures, la fourmi depuis la terre, le héron sous le roseau, le lapin des villes, émergeant d'une pelote d'angora. Nous composerions une jungle de milliers de spécimens terrestres avec lesquels nous nous sentons en lien. Une sélection subjective, sans hiérarchie, sans image, composée de minéraux, d'animaux, de champignons, de végétaux, de bactéries…

Et nous jouerions à nous confondre.

Nous sommes à Grenoble et EXPERIMENTA, la Biennale ouvre dans quelques heures. Tout est presque terminé. C'est le moment de dérouler les énormes rouleaux de feutre blanc. La laine opère.
Elle dit : « chchch… ».

L'espace se densifie. Les sons, tels de petits filets d'eau, jaillissent discrètement lorsqu'on s'approche.

Le public entre.

En quelques minutes, voilà la salle transformée en fumerie d'opium ! Les gens se déplacent lentement, s'allongent, écoutent les histoires, somnolent ou s'endorment un moment un sourire aux lèvres, puis repartent en chuchotant. La laine, révélée dans sa forme la plus naturelle, les a-t-elle rendus sensibles aux sons, aux autres, aux matières, aux sensations ?

Les questions affluent : quel pouvoir indicible, sans magie ni enchantement, contient cette matière ? Une matière naturelle a-t-elle plus de pouvoir qu'une matière artificielle ? Son pouvoir dépend-t-il de nous ? Y a-t-il plusieurs manières d'activer ce pouvoir ? Comment définir ce « pouvoir » ?

Lorsqu'on compose avec la matière laine, une dimension singulière de notre rapport au monde, fondé sur le toucher et l'odorat, semble se déployer. Est-ce pour cette raison que nous percevons cette sensation de plénitude, de réconfort ? Comme si son contact pouvait réparer la grande blessure qui nous sépare du monde.

La laine. Des poils de moutons. C'est tout.

MATIÈRES VIVANTES

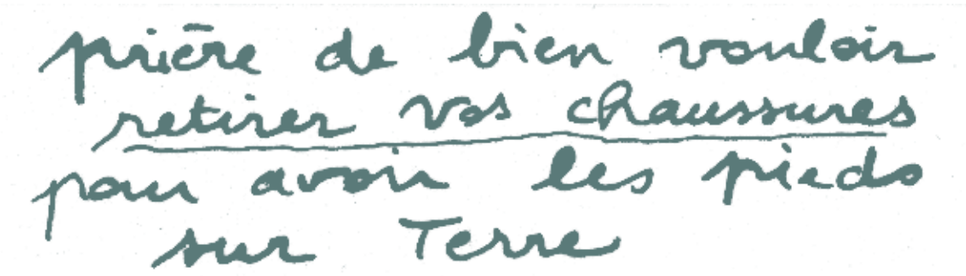
★ LE SOL DU *JARDIN D'ÉCOUTE*, LES MATELAS, COUVERTURES ET COUSSINS ONT ÉTÉ CONFECTIONNÉS À PARTIR DE LAINE DE MOUTON PURE ET NATURELLE, FABRIQUÉE PAR LA SCOP *ARDELAINE* EN ARDÈCHE. LORSQUE NOTRE SPECTACLE AURA FINI SA TOURNÉE, CETTE LAINE RETOURNERA DANS LES CHAMPS ET SERVIRA DE PAILLAGE POUR FERTILISER LES SOLS.

★ LE « JACUZZI À LAINE » RASSEMBLE DES FLOCONS DE LAINE DE MOUTON BRUTE ET LAVÉE PAR *LAURENT LAINE*, DANS LE MASSIF CENTRAL, FABRICANT DE LITERIE EN LAINE, QUI POSSÈDE LA DERNIÈRE LAVERIE INDUSTRIELLE FRANÇAISE.

★ LA PIERRE QUI ROULE A ÉTÉ TROUVÉE À RENCUREL, DANS LE LIT DE LA BOURNE.

★ LES CORNES NOUS ONT ÉTÉ DONNÉES PAR RAPHAËLLE DE SEILHAC, ÉLEVEUSE EN CORRÈZE.

★ QUELQUES ÉLÉMENTS ONT ÉTÉ GLANÉS LOCALEMENT AUTOUR DE GRENOBLE ET SES ENVIRONS LORS DE NOS DIFFÉRENTES EXPÉDITIONS : DES BÛCHES DE LA FERME DU CLOS À CHATELUS, UNE BRANCHE DANS LE COURS DU DRAC.



PANTHE
DODO

petit
Charol
Crapaud

Champ de blé au ma

RÉINVENTER DEMAIN ! LA PLUS VALUE ARTISTIQUE ET CULTURELLE DANS LES PROJETS D'AMÉNAGEMENT

PAR SERGE GROS
PARTENAIRE DE L'HEXAGONE

Serge Gros a été directeur du Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE) de l'Isère entre 1989 et 2019. Organisme créé par la loi de l'Architecture de janvier 1977 avec pour mission première d'œuvrer, par tous les moyens, à l'amélioration de notre environnement et cadre de vie. Cet organisme associatif, reconnu d'intérêt général, est institué à la fin des années 70 dans la quasi-totalité du territoire français.

Sensibiliser, conseiller, expertiser, former constituent les 4 missions du CAUE. Généralement animés par des équipes pluridisciplinaires, grâce aux ressources d'une taxe départementale affectée sur les permis de construire, les CAUE interviennent gratuitement auprès des différents publics, des professionnels au milieu scolaire en passant par les élus, les particuliers, les associations…
Architectes, urbanistes, géographes, sociologues s'engagent à développer leurs conseils, indépendamment de toute maîtrise d'œuvre.
De nouveaux métiers d'aide à la réflexion préalable et « à la décision » voient le jour. Les sollicitations des communes et partenaires se sont multipliées en quelques années, petites communes rurales au départ rejointes par les bourgs et les grandes villes iséroises, en appui extérieur aux équipes techniques et aux élus.
La richesse du panel des communes iséroises a permis à l'équipe de développer des méthodologies évolutives, destinées à prendre du recul sur les questions posées, changer d'échelle, scénariser des hypothèses pour mieux ouvrir la réflexion…
Des concepteurs talentueux peuvent, par la suite être choisis par les élus, sur des objectifs solides, pour concevoir le projet et le mettre en œuvre.
Les débats se sont ouverts, les habitants ont souvent été invités à y contribuer, découvrant parfois avec les élus, la complexité des choix d'un maître d'ouvrage.

L'ISÈRE ET SES CARACTÉRISTIQUES

L'Isère est un vaste département situé à l'articulation entre la région lyonnaise et les Alpes du sud, entre la vallée du Rhône et les Savoies. Cette situation offre une diversité géographique et architecturale remarquable, représentative des grandes figures régionales. La puissance de cette diversité et de son héritage patrimonial sera déterminante dans le positionnement et l'action du CAUE.
Pour mémoire, le département de l'Isère et la région grenobloise, contraintes par les massifs montagnards, ont été le théâtre d'inventions majeures pour notre société moderne. Dès le XIXe siècle, imaginés à partir des ressources naturelles : houille blanche par Aristide Bergès, ciment moderne avec Vicat puis au XXe siècle développement de l'électronique, de l'informatique, des remontées mécaniques, des nanotechnologies…
Dans les années soixante, la région connaît une des plus importantes croissances nationales, grâce à sa notoriété et aux pôles industriels et de recherches qui vont favoriser l'accueil des JO de 1968 qui vont générer un projet d'aménagement territorial inédit.

UNE APPROCHE ORIGINALE

En un demi-siècle, le monde occidental a multiplié par dix les surfaces artificialisées aux dépens des espaces naturels et agricoles.
Malgré l'arsenal réglementaire toujours plus complexe, les dynamiques d'étalement urbain, porté par le modèle de la maison individuelle et des mobilités routières exponentielles n'ont pas été enrayées.
L'approche originale du CAUE, lié à son indépendance et à sa capacité de mettre en place des processus de réflexion singuliers, questionnant les réponses stéréotypées a séduit nombre d'élus.
Des projets audacieux, fondés sur la mixité des fonctions et des usages dans un projet urbain, contrairement aux logiques de planification de l'époque, ont pu voir le jour et ont été reconnus au plan régional et national.
Nos expositions, conférences, colloques, tables

rondes, émissions de radio, assises nationales n'ont jamais réussi à égaler l'efficacité de nos voyages d'études. Ouverts à des groupes représentatifs de la chaîne des acteurs du projet, ces voyages dans des pays voisins, porteurs d'exemples audacieux et stimulants, ont tous été suivis de réalisations pionnières qui ont marqué l'aménagement isérois.

REGARDS CROISÉS

La mise en place de projets sur mesure, à contre-courant des logiques exclusivement techniques ou commerciales, nécessite une prise de conscience philosophique, culturelle et politique. Au-delà de nos compétences « métier », il nous est apparu indispensable de pouvoir proposer à nos partenaires, une ouverture artistique autour des questions d'aménagement et d'habiter.
La rencontre avec Antoine Conjard, alors directeur de l'Hexagone de Meylan et son équipe nous a donné envie d'engager une première collaboration modeste, autour d'une rencontre « regards croisés » entre un scientifique paysagiste et un artiste (Bernard Fischesser et Wajdi Mouawad).
Le succès de cette déambulation en forêt, libérant de manière spectaculaire les imaginaires des spectateurs, sidérés par l'expérience a ouvert une aventure qui durera une quinzaine d'années.
Pièce de théâtre pour un conseil municipal, essaimage et partage, embouteillage, parcours dans les carrières de chaux du Vercors, descente de l'Isère en barque, Acteurs de Curiosités Territoriales, rencontres Arts Sciences… Les projets hors les murs se sont succédés, questionnant nos pratiques et ouvrant nos publics à la révélation de leurs capacités à se mettre en action et en projet autour de notre « art de vivre ».
Rappelons ici, que le CAUE est rattaché au Ministère de la Culture et que la loi de l'Architecture affirme dans son préambule que « l'Architecture est une expression de la culture ».

MÉNAGER PLUS QU'AMÉNAGER

Il y a plusieurs années, l'équipe du CAUE a souhaité affirmer cinq objectifs de repositionnement de son action :

★ réconcilier l'homme avec son environnement ;
★ acculturer les acteurs et faire monter en compétence les territoires ;
★ reconnaître la singularité de chaque territoire ;
★ mettre en réseau et faire dialoguer et travailler de concert l'ensemble des acteurs ;
★ innover, expérimenter, partager, évaluer.

Les valeurs portées par le CAUE se cristallisent en priorité sur la nécessité de composer avec les ressources naturelles et humaines pour fonder tout projet. Ménager plus qu'aménager le milieu, évaluer les impacts de nos projets et envisager leur réversibilité constituent des principes qui fondent nos conseils.
L'accélération des prises de conscience des impacts planétaires, des dérèglements climatiques et de la finitude de nos ressources, nous incite à questionner nos certitudes vacillantes et à renforcer notre conviction de l'urgence d'inventer d'autres manières « d'être au monde »… habiter, travailler, se déplacer, se distraire.
Les ateliers prospectifs et les « déambulations du terrestre » s'inscrivent dans cette urgence, tout aussi inquiétante qu'exaltante, pour imaginer avec l'appui des artistes et des habitants, de nouveaux arts de vivre.

LA VERTICALE DU REFUGE

FRÉDI MEIGNAN
ANCIEN GARDIEN DE REFUGE
GÉRANT DU RESTAURANT LA GÉLINOTTE
DE FRÉDÉRÈS – REVEL

À la verticale du refuge, la muraille qui nous surplombe mesure 1 km de hauteur sur 2 km de largeur, le sommet culmine à près de 4000 m d'altitude. Il m'est arrivé d'essayer de rassurer des randonneurs angoissés de se sentir aussi petits au cœur de cet univers impressionnant. J'ai vécu 10 ans dans ce petit refuge perché à 3100 m, à 5 heures de marche de la première maison habitée, pour y accueillir alpinistes, randonneurs et skieurs de randonnée. Par tous les temps, jour et nuit, et parfois complètement seul. Se sentir tout petit et vulnérable était intégré à chaque instant de ma vie et plus encore, lors des fortes secousses des tempêtes d'altitude.

Cela peut paraître étonnant, mais « tout petit et vulnérable » là-haut, dans une vie extra-ordinaire, rude, simple et belle, on se sent « être ». Intensément. Être de ce monde, être au cœur de paysages grandioses et sauvages, être aux côtés du vivant d'altitude, être immergé dans un monde géologique millénaire, être confronté à la puissance des événements météorologiques. Être juste un petit bonhomme sur une planète magnifique. Être là, avec les humains de passage, disponible pour de l'entraide et de la coopération. Perché à 3000 m, j'ai vraiment eu l'impression de remettre « les pieds sur Terre ».

Comme nombre de collègues, mon expérience personnelle de travail et de vie en montagne me fait énormément réfléchir. Avec la multiplication des crises écologiques et sociétales, avec la perception grandissante que la vie sur terre est en danger, nous mesurons, de plus en plus, le caractère très réducteur et pauvre de la relation de notre société à la montagne. Relation qui se nourrit, et nourrit à son tour, l'illusion dangereuse de la domination des hommes sur la vie terrestre. Le travail pour tourner cette page de notre histoire est urgent et probablement vital.

Les prises de consciences actuelles viennent d'abord des impacts marquants, voir traumatisants, du réchauffement climatique en haute montagne. L'imaginaire des montagnes « solides comme le roc » et de leurs « neiges éternelles », apparaît brutalement chamboulé. Les regards changent. Les questionnements bouillonnent…

Les difficultés dans nos relations à la montagne sont sans doute ancrées dans notre histoire. Quand le confort, la mobilité, les études, les revenus se sont développés en zones urbanisées, les vallées de montagne sont restées, à l'écart, dans un mode de vie souvent pauvre et rude. L'exode vers la modernité des villes a marqué nos massifs jusqu'au milieu du 20e siècle, au moins. À l'inverse, l'émergence d'un attrait pour les grandes aventures humaines a nourri, pour une part, un autre regard plus attractif sur nos montagnes. Le tournant majeur fût la mise en place du « plan neige » par l'État, dans les années 60. En faisant revivre les vallées, cette politique s'est imposée comme le modèle dominant. Et le demeure aujourd'hui. Un modèle destiné, au départ, à faire découvrir « la neige et l'air pur » aux habitants des villes et des banlieues. Dans l'esprit d'alors, très 20e siècle, il a fallu conquérir, dompter, aménager, construire sur ces terres vierges d'altitude pour les rendre accessibles aux loisirs des hommes. Ce rapport à une montagne, terrain de jeux, de loisirs, à aménager, à consommer, est devenu notre patrimoine culturel… À force de tout concevoir par l'aménagement et par notre domination sur la vie naturelle, on a, à la fois, beaucoup perdu d'une relation sensible, attentionnée à ce monde fabuleux qui nous entoure et à la fois gravement détraqué le fragile équilibre de la vie.

Pour imaginer un devenir viable, la montagne a des atouts essentiels, même si souvent ces atouts sont restés au second plan, peu lisibles. Et si, la richesse fondamentale de la montagne était à chercher du côté d'un rapport sensible au vivant, au non-vivant, à la beauté des paysages, aux expériences de vie riches, intenses et respectueuses ? En Europe, les montagnes sont les seuls territoires où les routes s'arrêtent, où, après la plus haute maison habitée, commencent les derniers grands espaces sauvages.

Là-haut dans mon refuge, perché au cœur des hauts massifs, j'ai mieux mesuré comment l'expérience montagne pouvait être inspirante pour repenser notre rôle sur terre. En pleine nature, on apprend

à être attentif, attentionné. Nos cinq sens sont hyperstimulés. La nuit au refuge, le moindre son extérieur, inhabituel ou annonciateur, me réveillait, même dans la phase de sommeil profond. Là-haut en permanence, on écoute, on observe, les mouvements, les nuages, les étoiles, la neige, le vent, les rapaces, les petits points humains en bas dans la vallée ou en haut sur les parois…

Parfois il arrive que notre attention soit telle que l'on s'immerge complètement… En montant seul et en faisant la trace sur une crête recouverte d'un épais manteau de neige fraîche, dans l'effort et à la recherche d'un cheminement, j'aperçois à la surface de la neige immaculée une trace d'envol d'un tétras lyre. Puis des petites empreintes ultralégères d'un écureuil. Juste au-dessus, des traces plus marquées traversent de gauche à droite. Elles sont toutes fraîches. C'est un loup qui vient de passer. Il venait d'où, il est où… ? L'attention est intense. Le silence est tel que je perçois le son de mes battements de cœur… Avec du recul, pendant ce moment-là, seul avec eux, j'étais de leur monde. De notre monde.

Mais il n'est pas obligatoire de monter à 2 000 ou 3 000 m pour écouter, observer et entrer en relation avec le vivant. J'ai souvent accompagné des enfants en montagne. En bas dans les lieux urbanisés et motorisés, les enfants se contraignent à une écoute sélective, comme si l'ouïe se rétractait pour écarter le bruit du camion et entendre son copain. En montagne au contraire on encourage les enfants à « tendre l'oreille » pour percevoir, dans le silence des grands espaces, les petits sons de la nature. La marmotte au loin ou l'approche d'un ruisseau, premières sensations pour entrer en relation avec le monde. À l'école, heureusement, les enfants apprennent à lire, à compter, à parler anglais… Mais ils n'apprennent pas, ou pas assez, qui ils sont sur notre planète, l'importance d'un rapport sensible, à la nature et au monde. Un monde où l'humilité et la coopération seront essentielles pour notre devenir, en partage avec la vie terrestre. C'est pourtant fondamental ! Et probablement vital pour eux, pour nous.

FAIRE L'EXPÉRIENCE DU MONDE

ANTOINE MAILLARD
CHERCHEUR EN BIOLOGIE

En tant que chercheur en biologie, les expériences que je réalise avec des systèmes vivants sont autant de questions destinées à comprendre leur organisation et leur fonctionnement. Par système vivant, comprendre un ensemble de biomolécules, car tel est le monde dans lequel je me projette : j'ai reconstitué des réactions de synthèse, de transport ou de transmission d'informations, tantôt en tubes (*in vitro*) tantôt en cellules (*ex vivo*).
Comme le grimpeur mû par son désir d'ascension explore une paroi en enchaînant les prises, le chercheur s'appuie sur le connu pour aller chercher les données nouvelles et progresser, parfois en tâtonnant. Ces tâtonnements sont guidés par la méthode scientifique, qui impose de ne retenir les résultats d'une expérience que si celle-ci a été reproduite indépendamment et que ces résultats sont à la fois interprétables et convergents.
Mon rapport au vivant comme chercheur est donc codifié, méthodique.

Qu'est-ce qui donne envie d'entrer dans un rapport méthodique avec le vivant ? Peut-être un vrombissement persistant signalant un insecte devenu la proie d'une araignée qui l'emmaillote dans sa toile ? Le spectacle hypnotique d'un tentacule d'escargot qui se rétracte lentement ? Voilà des sources d'émerveillement pour l'enfant parti explorer un jardin, une mare, le lit d'une rivière qu'il remonte les pieds dans l'eau, de berge en bassin en barrage et qui dévoile des notonectes en chasse, des libellules en couple, une hoplie bleue pondant des œufs soigneusement alignés, ou encore — eh oui — des sangsues, des couleuvres s'éloignant en ondulant dans l'eau, un martin-pêcheur, filant comme un trait rouge et bleu avant de se poser… L'émerveillement, donc ! Et le besoin de connaître et comprendre : le terrain physicochimique de nos observations donne très vite le sentiment prégnant de l'unité du monde ! Enfin, comment échapper au charme des manifestations du vivant ? Francis Bacon, le philosophe, a reconnu très tôt qu'il faut obéir à la nature pour espérer s'en faire obéir : tout le monde devrait être biologiste !
Au moment de choisir des études supérieures, j'ai considéré le droit, l'économie et la biologie. La constance de mon émerveillement pour les formes d'organisation produites dans la nature et mon attrait pour des questions fondamentales — qui se mesurent aux lois physiques et pas aux conventions humaines — m'ont orienté vers la recherche en biologie. L'envie de travailler avec les forces et les objets cachés derrière les manifestations du vivant a fait le reste : je suis devenu biochimiste. Un labo, une paillasse, des pipettes, voilà les outils pour dépasser son émerveillement ! C'est que la recherche offre d'autres plaisirs au-delà de l'expérience sensible : ordonner ses observations, y trouver un sens, en débattre !
Participer à l'Atelier Arts Sciences sur notre relation au vivant revêtait une triple promesse à mes yeux : (1) débattre avec des personnalités variées ayant en commun le souci du vivant, (2) accompagner des artistes dans la création de leur spectacle, et (3) partager ce questionnement avec un public grâce au talent de professionnels et à la vitrine d'EXPERIMENTA, la Biennale.

Mais que signifie une interrogation collective sur notre rapport au vivant ? Claude Lévi-Strauss a décrit comment l'humain se démarque de l'état de nature par tous les moyens rituels et artefactuels possibles. Nous interrogerions-nous sur notre relation au vivant à force d'avoir pris nos distances avec lui ? Poser la question de notre rapport au vivant, c'est donc sonder notre sentiment d'appartenance au vivant.

Comme un écho à cette interrogation, l'écrivain et juriste Camille de Toledo, croisé pendant l'atelier, a donné un nom à la distance entre le plan terrestre que nous arpentons et le plan symbolique dans lequel nous projetons nos représentations : le vertige.

Comment ne pas penser à Icare : se serait-il élevé si haut s'il avait eu le vertige ? Dédale, son père, chercheur, l'avait pourtant mis en garde ! On veut les ailes, c'est exaltant, mais qui écoute Dédale ? Qui se sent touché par les rapports non prescriptifs du GIEC ? De toutes nos activités symboliques, il me semble que seule la démarche expérimentale exige un rapport sincère avec le plan terrestre. Alors, faisons un rêve avec les artistes du Groupe n+1 : nous pouvons tous être des chercheurs à la recherche d'un rapport sincère au monde tangible. C'est pour contribuer à cet élan qu'il m'a paru désirable et nécessaire de participer à l'aventure proposée par l'Atelier Arts Sciences.

UNE POSTURE POUR CONSTRUIRE UN REGARD

CATHERINE MARY
JOURNALISTE ET AUTRICE

« QUE PEUT TIRER LE MONDE
DE DEUX PERSONNES
QUI NE VOIENT PAS LE MONDE ? »
WISLAWA SZYMBOSRKA

Un jour, il y a une vingtaine d'années, le réalisateur lyonnais Jean-Paul Lebesson a émis lors d'une discussion une réflexion sur l'art que j'ai retenue sous la forme de cette phrase « l'art, c'est une question de posture ». Longtemps, cette réflexion est restée dans mon esprit, un peu flottante, sans trouver l'ancrage du sens nécessaire à la mise en route de la pensée.

Il arrive que certaines personnes aient un faux moi et qu'elles mènent pendant plusieurs années, une fausse vie, la vie d'une personne qui n'est pas elle-même. Comme si ce qu'elles étaient vraiment leur était inaccessible. Cela a longtemps été mon cas et revenir à moi-même m'a engagée dans une quête au cours de laquelle je me suis mise en abîme. J'ai examiné ce dont je croyais être faite, et j'ai choisi ce que je voulais conserver et ce dont je voulais me séparer. Et cette quête aussi intime soit-elle, résonne avec la nécessité contemporaine de repenser nos rapports au monde. Le surplomb du moderne, maître et possesseur de la nature, ne fonctionne plus et cette résonance entre la nécessité vitale de me réinventer en tant que femme comme en tant que moderne et celle pour nos sociétés occidentales d'un examen critique des fondements de la modernité explique ma participation à la résidence Terrestre.

Élève considérée comme « fine et sensible » par ses enseignants en matières littéraires, j'ai été dirigée vers ce qui était considéré dans les années 80 comme la filière noble, celle de la science.
J'ai poursuivi des études de biologie moléculaire à l'époque où l'on formait des conquérants prêts à partir à l'assaut du « Grand livre de la vie », ainsi qu'on nommait la double hélice d'ADN. Très vite, j'ai dû renoncer aux espaces d'expression que m'ouvraient le théâtre, la littérature, le latin et les langues vivantes et qui me permettaient de m'appuyer sur mon rapport sensible et intuitif au monde. Et cette perte fut d'autant plus tragique que ces espaces d'expression me permettaient d'échapper, le temps de leur ouverture, à l'emprise d'une mère tyrannique. À l'École normale supérieure de Lyon où j'ai suivi une partie de mes études, nous étions sommés de suivre religieusement les cours de nos enseignements qui nous apprenaient les expériences mythiques de la biologie moléculaire au fondement de cette nouvelle science du vivant. Il fallait croire dans le mythe du « Grand Livre de la vie », dont le décryptage délivrerait les secrets de l'humanité. Perdue au règne de la raison, j'ai suivi la voie qui m'était montrée, me contraignant à me couler dans un moule qui ne me convenait pas. Je suis devenue experte en virologie puis j'ai longtemps analysé les politiques de préparation aux pandémies de grippe. Je me suis forcée à croire aux fictions qu'inventaient, pour prédire leur émergence les « flu people » — les gens de la grippe —, ainsi qu'aimaient se dénommer les membres de la communauté formée par les virologues, les industriels, les scientifiques et les représentants

des institutions de santé publique, soudés par leur combat contre un ennemi commun, le virus de la grippe aviaire. Non pas bien sûr, que les résultats de leurs travaux fussent faux tout comme celui des généticiens, comme en témoigne la manière dont la connaissance qui en résulte est mobilisée pour mieux comprendre les risques pandémiques. Mais plutôt que les communautés scientifiques sont avant tout des communautés humaines, fédérées par des fictions qui si elles ont pour avantage de les unifier, créent d'inéluctables aveuglements.

Et la tension entre la peur d'être différente qui m'incitait à adhérer à la fiction et la perception de ses incohérences avec le réel n'a cessé de grandir jusqu'à que j'éprouve un jour, la nécessité de m'en libérer par l'écriture. Dans deux tribunes au monde publiées en 2010 et 2011, j'ai décrit le monde des « flu people » pour révéler les impensés de la fiction sur laquelle avait été construite la réponse à la pandémie de grippe H1N1 et qui les rendaient hermétiques aux critiques sur leurs conflits d'intérêts. J'y alertais sur les risques pour la démocratie de la perte de confiance envers les experts médicaux.
Ce fut le début d'une révolution qui m'amena à réhabiliter en moi la dimension sensible de mon rapport au monde, sans pour autant délaisser la méthode sans laquelle aucune distanciation n'est possible. Je suis devenue journaliste et à travers les sujets que j'ai traités, j'ai déconstruit mon identité de scientifique. J'ai convoqué le regard des anthropologues, des philosophes, des artistes pour sonder les impensés de la génétique, de la psychiatrie ou de la bioéthique contemporaine. J'en ai écrit une série de dossiers, articles et portraits publiés entre 2015 et 2022.

Durant cette période, j'ai aussi effectué une résidence d'écriture à la Fondation des Treilles où j'ai rencontré le photographe Thibaut Cuisset. Sans jamais m'imposer son point de vue, il savait m'encourager au cours de nos longues discussions à regarder le monde autrement qu'à travers les fictions créées par les sociétés humaines. La construction du regard. C'est là que j'ai compris qu'on peut choisir une posture, en travaillant l'effacement de soi. En lisant le livre de François Julien, *La grande image n'a pas de forme* (Seuil, 2003), j'ai découvert que nous les modernes, ne voyons pas le monde tel qu'il est. L'organe de la vue, comme le décrit par ailleurs le neurologue Lionel Naccache dans son livre *Le cinéma intérieur* (Odile Jacob, 2020) crée de l'illusion tandis que les peintres de Chine ancienne décrits par François Julien apprenaient à voir avec le regard intérieur. Lorsqu'ils peignaient un arbre, ils peignaient tous les arbres qu'ils avaient auparavant regardés. En fréquentant les sœurs dominicaines du Monastère de Chalais, dans le massif de la Chartreuse, j'ai intégré à ma posture la contemplation et le silence. J'ai également collaboré avec le circassien Johann Le Guillerm et le bouffon de son spectacle, *Le Pas grand-chose* m'a permis de comprendre que la légitimité accordée aux matières scientifiques résultait d'un parti pris philosophique de nos sociétés modernes. Je pouvais choisir « le regard explosif du ressenti », comme le suggère ce bouffon.

J'ai éprouvé le vertige de perdre mes repères et je me suis mise à peindre des arbres comme le faisaient les peintres de la Chine ancienne et l'été, je médite au bord de la Vèbre, le ruisseau qui coule dans le village de Saoû où j'habite. Et quand le ruisseau coule en moi, je délaisse mon ego pour être au monde, ne plus en être séparée. Un travail d'apaisement se produit et je voyage au bout de moi-même pour retrouver les personnages de mon histoire et continuer à décrypter les fictions par lesquelles j'ai été construite.

Nous avons chacun la possibilité de choisir qui nous sommes en choisissant comment nous voulons être. Nous pouvons inventer notre médote, comme disent les n+1, une méthode sans le H de l'histoire qui donne son surplomb à l'objectivité quand elle est mythifiée. Nous pouvons vivre au ras des choses, terrestres, et c'est là, dans cette posture qui nous ramène à notre humanité que nous retrouvons le monde et que nous pouvons vivre avec.

ILS ÉTAIENT PRÉSENTS SUR LE BANQUET

LES COMPLICES

FARCHI Alain
NAIZOT Anne-Lise
CIPRO Anne-Marie
RAFFENOT Annick
MAILLARD Antoine
MARC-ZWEKER Arielle
NÉEL Carole
DUBRAVCIC Darja
FREIDA Delphine
DESCAMPS Delphine
BERGER Frédéric
LOEVENBRUCK Hélène
BERTRAND Jacqueline
DAMIAN Jérémy
SIBILLE Joëlle
TAILLEFER Karen
DUNET Laurent
CHAMONAL Léa
BRENIÈRE Léa
HIGGIN Marc
MICHEL Marie
DOHEN Marion
YOT Mélanie
BONNET Monique
BLIGNY BOURGEOIS Muriel
VASSEUR Nathalie
GROS Serge
COMBE Stéphanie
MANDIN-HUBLÉ Yohan
LACORNERIE Zoé

LES BÉNÉVOLES

SALUZZO Jeanne
BENACCHIO Catherine
NEMICHE Cécile
GOUACHE Cannelle
MACHU Michel
DELAGE Florence
OUDARD Claude
PARENT Gaël
ZILBER Pierre
MARTINEZ Tommy
REGHEZZA Sylvie
MARCHESE Arianna
BEDNAREK Michèle

PRÉSENTATION DES STRUCTURES

DEPUIS DE NOMBREUSES ANNÉES L'HEXAGONE SCÈNE NATIONALE A AJOUTÉ, À SES MISSIONS TRADITIONNELLES QUE SONT LA CRÉATION ET LA DIFFUSION, UNE MISSION DE RECHERCHE. CETTE RECHERCHE EXPLORATOIRE EN COLLABORATION AVEC LE MONDE SCIENTIFIQUE EST DEVENUE UNE SPÉCIFICITÉ ET LUI A VALU SON LABEL : HEXAGONE SCÈNE NATIONALE ARTS SCIENCES. ELLE S'EST CONCRÉTISÉE PAR LA CRÉATION DE L'ATELIER ARTS SCIENCES EN 2007. A SUIVI L'ASSOCIATION AVEC L'UNITÉ MIXTE DE RECHERCHE LITT&ARTS AU SEIN DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES ET, DEPUIS DEUX ANS, PAR UNE COLLABORATION ÉTROITE AVEC LE MIAI - UGA. CETTE ANNÉE A EU LIEU LE LANCEMENT D'UNE COLLABORATION AVEC LA MSH ALPES (MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME) DE L'UGA. CES DÉMARCHES DE CROISEMENT ENTRE RECHERCHE ARTISTIQUE ET SCIENTIFIQUE NOURRISSENT LA PROGRAMMATION ARTISTIQUE DE LA SCÈNE NATIONALE ET CELLE D'EXPERIMENTA, LA BIENNALE ; ELLES PERMETTENT AUSSI L'AVANCÉE DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE.

L'HEXAGONE SCÈNE NATIONALE ARTS SCIENCES

Le projet de l'Hexagone, depuis l'arrivée de Jérôme Villeneuve en tant que directeur en novembre 2021, s'appuie sur trois axes forts.
1 — La relation Arts & Sciences comme cadre conceptuel et méthodologique.
2 — Les arts numériques comme sphère d'expérimentation sur les outils pour la création, la médiation et les nouvelles écritures.
3 — La relation Nature | Société comme cadre généralisé.
Ce projet intègre et engage fortement les registres de la pluridisciplinarité d'une scène nationale, la production, la diffusion de la création contemporaine et l'action culturelle et éducative territoriale ainsi que des tournées hors les murs. L'Hexagone est un espace d'expériences culturelles novatrices où la création, la production et l'action culturelle se conçoivent à la convergence des enjeux sociaux. Faire un détour par l'art pour saisir la réalité, s'approprier les mutations du monde et concevoir d'autres modalités d'agir et d'imaginer.

www.theatre-hexagone.eu

L'ATELIER ARTS SCIENCES

L'Atelier Arts Sciences, plateforme de recherche commune à l'Hexagone Scène Nationale Arts Sciences et au CEA qui a vu le jour en 2007, propose aux artistes, scientifiques et technologues de travailler, dialoguer, inventer ensemble dans le cadre de résidences.
Il agit comme un véritable outil de recherche, de création et d'innovation au croisement des arts et des sciences ; l'équipe mixte des deux structures organise les conditions de rencontres fertiles entre artistes et scientifiques et à ce jour a accompagné 62 projets.
Par ailleurs, l'Atelier collabore avec des entreprises et de nombreux artistes, experts et scientifiques y sont associés.
Cette activité se traduit par l'organisation de workshops dédiés à leurs problématiques ou le montage d'expositions, de visites immersives ou encore de résidences en entreprise.
Chaque nouveau projet donne l'occasion de réinventer une méthodologie adaptée.

www.atelier-arts-sciences.eu

LE CEA

Installé au cœur d'un environnement scientifique, industriel et universitaire très riche, le centre CEA-Grenoble consacre l'essentiel de ses recherches au développement de solutions innovantes, dans les domaines de l'énergie, de la santé, de l'information et de la communication. Le département DINOV se rapproche de l'Hexagone pour développer l'axe arts sciences société.

www.cea.fr

LES CAHIERS DÉJÀ PARUS

disponibles sur demande
laurence.bardini@theatre-hexagone.eu

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 1
Résidence Annabelle Bonnéry, chorégraphe et Dominique David, chercheur CEA Léti

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 2
Résidence Yann Nguéma, EZ3kiel, Erasme et CEA Léti

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 3
Résidence Olivier Vallet, Cie Les Rémouleurs, LIP et CEA Léti

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 4
Résidence Valérie Legembre, photographe plasticienne et CEA

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 5
Résidence Adrien Mondot, Compagnie Adrien M/Claire B et CEA Léti

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 6
Résidence Aurélie et Pascal Baltazar, artistes, Georges Zissis – Laboratoire LAPLACE et CEA Léti, Liten, CNES – La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 7
Résidence Michele Tadini, musicien, compositeur et Angelo Guiga, chercheur CEA Léti

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 8
Résidence Ezra, Cie Organic Orchestra, CEA, Hexagone Scène Nationale Arts Sciences, Ganterie Lesdiguières

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 9
Workshop Prestige, octobre 2018. Stéphane Bonnard, Olivier Radisson, Rocio Berenguer, Leopold Frey, Mathieu Lorry-Dupuy, Hervé Cherblanc, CEA Liten, Hexagone Scène Nationale Arts Sciences, Atelier Arts Sciences

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 10
EAST - Imaginaires d'un projet scolaire arts et sciences, Antoine Conjard et Élodie Moleins

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 11
Résidence Lionel Palun et Isis Fahmy, Marie-Agnès Cathiard, Patrick Pajon, Isabelle Krzywkowski, UMR LITT&ARTS - UGA

LES CAHIERS DE L'ATELIER N° 12
Intelligence Artificielle : rencontres entre artistes et scientifiques

LA FONDATION DANIEL ET NINA CARASSO

Depuis 2019, la Fondation Daniel et Nina Carasso soutient l'Atelier Arts Sciences / Hexagone Scène Nationale pour ses activités de recherches avec les artistes. Cette aide a ouvert la porte à de nouvelles résidences et à de nouvelles rencontres artistiques et scientifiques.
On peut citer Christelle Derré, metteure en scène qui a exploré les différentes formes de narrations avec un projet transmédia, *Shangri La*, Thierry Poquet qui utilise et interroge l'intelligence artificielle pour son spectacle *Terres rares*, la mise en place d'une sensibilisation d'artistes à l'intelligence artificielle (GAES)…
Cette aide très précieuse a aussi permis d'explorer des thèmes que l'Atelier avait envie de traiter en dehors de toute commande extérieure et c'est le cas avec la thématique de ce *Cahier* qui est la relation au vivant et au terrestre.
Ainsi, cette reconnaissance de la Fondation a permis d'ouvrir de nouveaux chantiers d'exploration et a été un levier pour trouver d'autres partenaires sur les projets cités.

www.fondationcarasso.org

LE GROUPE N+1

Le Groupe n+1 fabrique des spectacles, mène des ateliers, partage la direction du Vélo Théâtre. Ce groupe de recherche à la scène comme à la ville, fait du théâtre comme d'autres font du camping, en fonction du terrain. Il a l'habitude de s'installer sur un territoire, de l'arpenter, de s'y inscrire pour y rencontrer ses habitants, sources d'inspiration de ses spectacles et acteur à part entière des installations qu'il crée.

+ d'infos : www.ateliers-du-spectacle.org

Directeur de la publication
Jérôme Villeneuve

Rédactrice, éditorialiste
Catherine Mary

Coordination, suivi graphisme et impression
Laurence Bardini

Graphisme
www.fred-mille-design.fr

Relecture
Laurence Bardini
Cécile Gauthier

Suivi de la résidence
Cécile Gauthier

Crédits photographiques
1re et 4e de couv., p. 8, 12, 15, 17, 18, 26, 28, 44, 46, 49, 52, 57 : © n+1
2e de couv., p. 1, 37 : © Céline Diez
P. 9 (droite) : © Pierre Jayet
P. 9 (gauche), 22, 24, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 43, 45, 62 : © Stéphanie Nelson
P. 10, 16, 19, 30, 31, 50, 53, 55, 56 : © Christophe Havard
P. 15 (bas gauche et droite), 18 (milieu et bas), 28 (milieu droite), 49 (milieu et bas gauche), 56 (droite) : © Hexagone
P. 58, 61 : aquarelles de Catherine Mary © Catherine Mary
P. 59 : © Catherine Mary

Impression
Tiré à 400 exemplaires
sur les presses de la MANUFACTURE Deux-Ponts. ISO 14001.
Protection de l'environnement.
Papier provenant de forêts à gestion durable. Encre à base de matières premières végétales renouvelables et biodégradables, sans pigments, ni métaux lourds, label imprim'vert.

HEXAGONE Scène Nationale
ATELIER Arts Sciences
Biennale EXPERIMENTA
Carasso Daniel & Nina
athénor www.athenor.com
La Région Auvergne-Rhône-Alpes
isère
cea
GRENOBLE ALPES MÉTROPOLE
Soutenu par MINISTÈRE DE LA CULTURE

ATELIER
Arts Sciences

ATELIER
ARTS SCIENCES

Y.SPOT PARTNERS
5 PLACE NELSON MANDELA
38000 GRENOBLE

WWW.ATELIER-ARTS-SCIENCES.EU
/ATELIER.ARTS.SCIENCES
/ATELIERARTSCI

WWW.THEATRE-HEXAGONE.EU